

LE SECRET DU PUIITS



EDITIONS DU LIVRE MODERNE

POLICE MODERNE

Le volume complet

2 fr.



Le secret du puits

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

CHAPITRE PREMIER

ARRIVÉE AUX « FONTANETTES »

Le petit train d'intérêt local s'arrêta dans un grincement de roues freinées et, aussitôt, la locomotive, tel un asthmatique qui a trop couru, donna l'impression de chercher à rattraper son souffle.

Marguerite Lagarde avait déjà sa valise à la main.

Elle sauta sur le quai et suivit la petite file des quelques voyageurs qui descendaient à Wissant. Une charmante station balnéaire sur le bord de la Manche. Plus exactement sur le bord même du pas de Calais.

A droite, dans le lointain, c'était le cap Blanc-Nez. A gauche, le cap Gris-Nez.

En face, il y avait l'Angleterre. Mais évidemment, on ne pouvait la voir. Même par ce clair matin de beau temps.

La jeune fille tendit son ticket à l'employé qui les collectionnait, au portillon et sortit de la gare.

Des autos étaient rangées. Elle eut un regard ra-

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

pide et vit que, toutes, sauf un ou deux taxis, repartaient avec des gens à l'intérieur.

— On n'est pas venu me chercher... songea-t-elle.

Pourtant, dans son télégramme, elle avait demandé...

Ah, une nouvelle voiture venait de surgir et virait. D'instinct, la nouvelle arrivée comprit que c'était pour elle.

De fait, le chauffeur — un vieux bonhomme à cheveux blancs et à la face rougeaude — stoppa, sourit, et lança :

— C'est vous mam'zelle Lagarde?

L'interpellation était plutôt familière, mais la jeune fille n'en prit nullement ombrage.

Elle répondit par un signe de tête allègre et ses yeux, qu'elle avait fort beaux et très expressifs, eurent une lueur de satisfaction, accompagnant la réponse :

— Oui. C'est moi, mon brave... Vous arrivez juste à temps.

— Faut m'excuser, Mam'zelle... Y a des jours où ces sacrés changements de vitesse, y z'ont, comme qui dirait, des rhumatismes... J'm'étais emberlificoté, là-dedans, j'avais bien cru que j'resterais en panne... M'a fallu dix bonnes minutes pour tout arranger...

Il secoua la tête et appuya avec conviction :

— J'aime bien mieux le temps où j'avais des chevaux à conduire!

Toujours souriante, Mlle Lagarde s'approcha. Le chauffeur avait ouvert la portière de l'auto, mais elle refusa et s'installa à côté de lui, après avoir déposé sa valise à l'intérieur.

— Je verrai mieux le paysage, affirma-t-elle.

Voulue ou non, cette habileté marqua tout de suite un point. Le chauffeur parut très flatté de cette sympathie. Il se mit en devoir de remettre en marche.

Le sourcil froncé, une grosse veine lui barrant le front, il parvint à démarrer, non sans provoquer quelques bonds et secousses.

— Vous ne devriez pas lâcher la pédale de débrayage d'un seul coup, murmura-t-elle. Vous éviteriez les cahots.

— C'est vrai! Vous y connaissez donc quelque chose? s'exclama-t-il d'un air émerveillé.

Elle répondit d'un ton dégagé :

— Bah!... Plus ou moins. A Paris, vous savez...

— Ah oui... Les Parisiens... Les Parisiennes... Cré nom. Ça sait un peu de tout... Ben moi, j'ai jamais pu y mordre à c'te satanée histoire de conduire une auto.

— Alors, rit-elle franchement, pourquoi insistez-vous?

— C'est pas moi qui le veut, mais m'sieur Berrier. Moi, j'étais cocher dans le temps. Et puis, j'suis devenu jardinier, là-bas, aux « Fontanettes ». Et puis, un jour, le chauffeur de m'sieur Berrier il est parti... Sans dire bonsoir...

« Le patron n'en a pas repris d'autre. Il m'a fait passer mon permis de conduire. Et j'suis bien obligé de prendre le volant de temps à autre. Oh! c'est pas tous les jours, heureusement. M'sieur Berrier conduit lui-même. Mais il dit toujours que c'est utile de savoir, pour moi. A preuve aujourd'hui... Pour venir vous chercher à la gare...

Le bonhomme était bavard. La jeune fille le laissait jacasser. Elle n'avait guère d'autre chose à faire qu'à le laisser dévider ses paroles.

— Vous ne vous en tirez pas trop mal tout de même, remarqua-t-elle, à la longue.

L'auto s'était arrêtée. Marguerite Lagarde ajouta :

— Ne vous donnez pas la peine d'ouvrir le portail pour moi. Je descends. J'entrerai à pied.

Elle jeta un coup d'œil d'ensemble sur la propriété. C'était joli.

On voyait deux bâtiments. L'un était vieux, et ses murs gris se trouvaient enfouis sous le lierre. C'était l'ancien castel des barons de Fontanettes.

La seconde construction — une villa coquette et moderne — était, en partie, masquée par un boqueteau, sur la gauche.

Une étendue gazonnée, à l'anglaise, d'un vert émeraude, s'étalait depuis le portail jusqu'à une série de massifs de fleurs qui la bordaient en un demi-cercle régulier.

Plus loin, c'était le boqueteau de la villa.

Un souffle frais arrivait, par instants, et laissait deviner que la mer était proche. En effet, on la voyait, par une trouée dans les arbres, du côté de la falaise, qui terminait à pic le parc des « Fontanettes ».

La jeune fille contempla l'étendue bleu gris, si calme, et vit même un panache léger dans l'air transparent, montant de quelque cheminée de bateau, invisible au-dessous de la ligne d'horizon.

Le chauffeur avait disparu avec l'auto qu'il menait directement au garage. Marguerite Lagarde entra dans la propriété et se dirigea vers la villa.

Il y avait une allée dallée et bordée de géraniums des deux côtés, menant droit au perron.

Peu avant d'y arriver, elle remarqua un petit bâtiment sans étage qu'on ne pouvait voir du portail. C'était à droite. Une grande baie servait de fenêtre. Et la porte en était ouverte. Une porte peinte en vert clair. Sur le seuil, un homme paraissait l'attendre.

— Mlle Lagarde? interrogea-t-il, d'une voix curieusement fêlée.

Il était grand et mince. Une cinquantaine d'années, à ce qu'en jugea l'arrivante. Des yeux ronds

et très vifs, un front dégarni, des tempes grises. Le visage, de même que le blanc des yeux était un peu jaunâtre, comme si leur possesseur éprouvait parfois des ennuis avec son organisme biliaire.

Mais le sourire de M. Berrier paraissait affirmer qu'aujourd'hui tout au moins, son foie se portait à merveille.

— Entrez... Entrez... offrit-il avec empressement. Ici, c'est mon antre. Nous allons faire connaissance.

« L'antre » était un cabinet de travail confortablement aménagé. L'un des murs se trouvait complètement garni de livres du haut en bas. Le propriétaire des « Fontanettes » poussa un fauteuil vers sa visiteuse.

— Vous avez fait bon voyage? Enchanté... Je suis ravi de vous voir. Il ne faisait pas trop chaud, dans le train? Voulez-vous vous désaltérer? Une citronnade? Mais si! Mais si!

Il ne lui avait pas laissé le temps de répondre, et déjà il donnait des ordres, par téléphone.

Elle ouvrit son sac à main et y prit quelques papiers :

— J'ai apporté mes deux certificats, commença-t-elle.

Il eut un petit rire nerveux accompagnant le refus des mains.

— Mais non. Pensez-vous... J'ai pris mes renseignements. Ils sont parfaits... J'en suis bien aise.

Il ajouta, avec un mouvement de tête, accentuant son sourire :

— Dès que j'ai reçu votre demande, j'ai pensé que vous feriez l'affaire.

— Pourquoi? demanda-t-elle, non sans surprise.

— Votre écriture et votre style m'ont plu. Je me pique de connaissances graphologiques. Savez-vous que j'ai reçu plus de soixante lettres, en dehors de la vôtre?

Elle sourit et rougit, charmante de confusion.

— Vraiment? Je ne sais si, après tout, je mérite ce...

— Mais si, Mademoiselle, puisque je vous ai choisie !

— Sans même me connaître de vue !

— Oh ! je n'avais pas à craindre que vous fussiez laide... On m'avait dit que vous étiez jolie. Mais — il se hâta — je m'en doutais.

Elle ne put s'empêcher de rire. Il avait l'air comique. Il reprit :

— Vous tapez vite à la machine? Oui? Très bien... Vous savez ce dont il s'agit ?

— Certainement, monsieur Berrier...

L'annonce à laquelle avait répondu Marguerite Lagarde demandait une secrétaire sténo-dactylo pour collaborer à des travaux littéraires.

M. Berrier précisa qu'il avait l'intention d'écrire un livre sur un personnage historique — d'un geste du bras, il montra la vaste bibliothèque murale — et ce fut à ce moment qu'on frappa à la porte.

Une femme, entre deux âges entra, portant un plateau sur lequel se trouvait le nécessaire pour faire des citronnades. Il y avait aussi deux verres à pied.

— Ah ! madame Jachon. Vous n'auriez pas dû vous donner cette peine. Il fallait envoyer Angèle. Mais puisque vous voici, je vous présente Mlle Marguerite Lagarde, ma secrétaire.

S'adressant à Marguerite, M. Berrier continua :

— Mme Jachon est la gouvernante, si je puis dire, des « Fontanelles ». Une bien précieuse personne. Elle me délivre de tous soucis domestiques. Je suis sûr que vous vous entendrez très bien.

Mme Jachon était vêtue de soie noire. Elle avait le teint pâle et des yeux encore plus pâles, comme délavés. Son sourire fut celui d'une personne bien élevée, sans plus.

— Madame Jachon, réclama M. Berrier, il faut conduire Mlle Lagarde à sa chambre. La plus jolie, bien entendue. La chambre bleue... Mais... ah! il se pinça anxieusement la lèvre inférieure, est-ce que vous aimez le bleu, Mademoiselle ?

Marguerite hocha la tête affirmativement.

— Oui... Beaucoup.

— De mieux en mieux... Alors, à tout à l'heure...

Il y avait un petit couloir éclairé par une ampoule électrique perpétuelle, qui faisait communiquer « l'antre » de M. Berrier avec la villa. Mme Jachon montra le chemin.

La chambre de la secrétaire se trouvait au premier étage. Elle était meublée avec goût, voire luxueuse. Marguerite découvrit qu'elle possédait une salle de bain attenante.

— Oh! c'est trop beau pour moi!

— Elles ont toutes leur salle de bain particulière dit Mme Jachon, d'une voix monocorde. D'ailleurs, M. Berrier a décidé que vous habiteriez la chambre bleue.

— Il est gentil, n'est-ce pas ?

— Très gentil... dit Mme Jachon d'une voix toujours neutre.

Marguerite l'observa à la dérobée. Le patron lui avait donné envie de rire, la gouvernante lui donnait envie de pouffer.

Elles descendirent au rez-de-chaussée. Le chauffeur avait déposé la valise dans le hall. Mme Jachon donna ordre à une domestique de la monter. Sans que Mlle Lagarde l'eût questionnée, elle murmura :

— M. Berrier est riche et il n'a pas besoin de travailler pour vivre. Il faut bien qu'il s'occupe, n'est-ce pas. C'est pourquoi il veut écrire des livres.

Elles sortirent de la maison, firent quelques pas dans le parc. Marguerite montra le vieux castel enfoui sous le lierre.

— Personne n'habite là-bas ?

— Oh ! non. C'est trop vieux. Ça manque de confort. C'est plutôt un endroit historique que M. Berrier conserve comme ça...

— On peut visiter ?

Cette question fort innocente eut un effet imprévu. Le visage pâle de Mme Jachon devint livide, mais par contre ses yeux prirent une teinte foncée et Marguerite y surprit une lueur qui s'éteignit aussitôt.

— Je ne pense pas que... Au fait, Mme Jachon s'était reprise, vous demanderez l'autorisation à M. Berrier.

— Il a y des oubliettes ?

— Mais je pense bien ! Et des cellules souterraines, avec de grosses chaînes scellées aux murs...

— Passionnant ! s'exclama Marguerite, avec une note d'enthousiasme.

Mme Jachon haussa les épaules.

— Moi je ne trouve pas. Je n'y ai jamais mis les pieds. Et il y a pourtant plus de cinq ans que je suis ici.

Elles revinrent vers le cabinet de travail et Madame Jachon abandonna la secrétaire. Celle-ci frappa à l'aide d'un heurtoir à l'ancienne mode, cloué sur la porte.

M. Berrier, assis à son bureau, une main soutenant le front, mordillait le bout d'un porte-plume. Il accueillit la jeune fille avec un sourire génial.

— Nous allons converser encore un peu, dit-il. Non, pas de travail aujourd'hui. Je ne suis pas un ogre, voyons !

CHAPITRE II

OÙ L'ON REPARLE DU CHAUFFEUR

L'emploi pour lequel Marguerite Lagarde venait d'être agréée eût fait l'enchantement de plus d'une jeune fille désireuse de gagner sa vie de manière indépendante.

Relativement peu de besogne, des appointements généreux, une vie confortable dans un beau domaine, un patron qui semblait, avant tout, désireux d'éviter le moindre ennui matériel à sa secrétaire, que fallait-il de plus ?

Evidemment, il y avait un revers de médaille.

Les distractions manquaient. Celles auxquelles sont habitués les citadins. Pas de cinéma le soir, encore moins de dancings. La ville la plus proche était la station balnéaire de Wissant, à une bonne dizaine de kilomètres.

Mais Marguerite aimait la nature. Et puis, orpheline de bonne heure, elle n'avait guère connu de joies. Un tuteur l'avait mise en pension jusqu'à dix-huit ans. Puis elle avait travaillé.

Deux places en trois ans. Excellemment notée. M. Berrier en avait acquis la preuve.

Evidemment, il y avait Michel, qu'elle ne verrait plus si facilement. Michel Berteaux, un charmant camarade rencontré pour la première fois, trois mois auparavant, dans le petit restaurant habituel et avec qui elle s'était liée en toute sympathie.

Elle ne savait pas au juste ce qu'il faisait. Il avait dit qu'il travaillait dans un bureau. Elle le voyait chaque soir.

— Ah! mon Dieu, pensa-t-elle, je n'ai même pas son adresse pour lui écrire! Que va-t-il penser de moi ?

Une ombre passa sur son visage, puis elle se rasséréna. M. Berrier lui accorderait bien une journée pour se rendre à Paris, et elle lui donnerait à la place deux après-midi de samedi.

Elle n'avait pas encore commencé cette fameuse besogne littéraire. Pour le moment, elle avait à répondre aux soixante candidates. Une même lettre, tapée à plusieurs exemplaires, informant Mlle X... que l'emploi n'était plus vacant.

Ainsi qu'elle l'espérait, M. Berrier acquiesça tout de suite à sa demande.

— Mais comment donc, Mademoiselle. Vous devez avoir des petites choses à liquider à Paris. Tenez, voulez-vous demain, par exemple ?

Le lendemain était un jeudi. Marguerite pensa qu'elle était sûre de voir Michel. Par pudeur, elle ne parla pas du jeune homme et déclara qu'elle serait enchantée de dîner avec une vieille dame qui avait été une grande amie de sa mère.

— Parfait, parfait... Vous pourrez prendre ensuite l'express de 9 heures 7, et j'irai vous chercher moi-même à la gare de Wissant, avec la voiture...

— Vous êtes vraiment trop bon, monsieur Berrier... Je ne sais si...

-- Peut-être préférez-vous Antoine ?

Il souriait. Ses dents étaient espacées et il y en avait deux, qui étaient en or.

— Non, merci, riposta-t-elle gaiement, votre chauffeur ne me paraît pas très... comment dirai-je... très sûr de sa science !

— Vous savez conduire, mademoiselle Lagarde ?

M. Berrier avait posé la question avec vivacité. Elle répondit par la négative, ajoutant que le chauffeur lui avait déjà fait une demande analogue.

— On dirait, précisa-t-elle, qu'il n'a qu'un désir, celui de passer le volant à d'autres.

M. Berrier gloussa et de sa voix fêlée :

— Oui. Il éprouve une grande terreur de l'auto. Mais il finira bien par s'y habituer.

Elle fut subitement tentée de demander pourquoi il ne prenait pas un chauffeur professionnel, ce qui eût été plus simple. Son nouveau patron parut deviner. Les yeux ronds de M. Berrier restèrent immobiles et il marmonna :

— J'avais un conducteur jadis, mais il m'a quitté et je...

Il hésita, haussa les épaules et continua :

— Il a disparu un jour, en emportant quelques petites choses de valeur. Je n'ai pas voulu faire de scandale dans le pays et j'ai dit que je l'avais renvoyé.

— Vous avez porté plainte ?

— Oui. Mais discrètement. La gendarmerie a fait une enquête, mais on ne l'a pas retrouvé. Depuis, j'ai décidé de me passer le plus possible de gens venant du dehors. Le père Antoine est l'honnêteté personnifiée. Il est le jardinier, mais comme il avait été cocher, jadis, dans le pays, j'en ai fait mon chauffeur suppléant.

« Mais je ne lui donne qu'un minimum d'ouvrage avec la voiture.

Il se frotta les mains et rit à nouveau. Marguerite songea qu'il avait l'air d'une poule affairée.

— Ce qui vaut mieux, termina-t-il, pour l'auto !

Il se leva et montra le parc à travers la baie vitrée.

— Promenez-vous, mademoiselle Lagarde. Le déjeuner est dans une demi-heure. Ah ! A propos, vous

ne voyez pas d'inconvénient à vous asseoir sous la tonnelle? Il fait si beau!

Marguerite le remercia de cette prévenance et sortit, cependant que M. Berrier refermait la porte derrière elle, avec des gestes méticuleux.

La jeune fille, après quelques instants de marche, constata que le parc était plus grand qu'on ne le pouvait supposer.

Il y avait bien un kilomètre en ligne droite vers le sud, avant d'atteindre la clôture.

A l'est, c'était la falaise même qui délimitait le terrain. Marguerite resta appuyée un moment au mur rocailleux, bâti à hauteur de poitrine qui courait tout le long du parc, servant de parapet.

Elle remarqua, en un certain endroit, que la pierre s'était éboulée et qu'on avait provisoirement cloué là, quelques morceaux de bois formant une barrière suffisante.

En se penchant prudemment au-dessus, elle constata que la falaise tombait absolument à pic, dans la mer, d'une hauteur d'au moins cinquante mètres. Un vertige faillit la prendre et elle recula vivement.

Peu après, elle se trouva en un autre endroit du parc.

Elle suivait un étroit sentier entre des massifs de rhododendrons et d'hortensias, lorsqu'elle se retourna avec vivacité. Sans savoir pourquoi, elle avait eu l'impression d'être suivie.

Elle ne vit personne.

Là, devant elle, un vieux puits. Il devait remonter à une époque très ancienne. Margelle basse en ruines, ou à peu près. Le centre en était fermé par des planches très épaisses et verdies de mousse.

Elle tourna autour, puis se retourna à nouveau.

Ah! cette fois, elle ne rêvait pas. Un bruissement de feuilles s'était fait entendre. La silhouette de

M. Berrier apparut. L'homme était toujours aussi aimable.

— Le vieux puits vous intéresse, articula-t-il, de sa voix curieuse. Il date d'avant l'an mille. On l'avait creusé... voyons... en quelque chose comme 960... Il a été utilisé jusqu'en 1800. Le propriétaire qui m'avait précédé, ici, le dernier des barons des Fontanettes l'a fait combler en partie. Moi, je l'ai fait recouvrir.

Il frétilla et ajouta :

— C'est l'heure du déjeuner, mademoiselle Lagarde.

La jeune fille le suivit. Elle avait vaguement l'impression que son patron l'avait épiée depuis qu'elle avait quitté le cabinet de travail.



Dans le bureau d'un haut fonctionnaire de la Sûreté nationale, deux hommes conversaient avec animation.

— Vous vous souvenez, Dutheil, de la disparition de Paul Farieux, l'année dernière...

Le sous-chef de service, Dutheil, acquiesça.

— Oui, monsieur Lemaire... Ce pauvre Farieux. Nul ne sait ce qu'il est devenu. C'était pendant ses vacances.

— Oui. Il n'était pas en service commandé... C'est ce qui nous avait fait perdre un temps précieux, dès le début. Car il s'était écoulé plus de trois semaines quand nous nous sommes inquiétés de lui...

M. Dutheil resta silencieux.

C'était, en effet, une disparition étrange que celle de l'inspecteur Farieux. Evidemment, dès le lendemain de la date à laquelle celui-ci aurait dû se représenter devant lui, M. Dutheil avait envoyé quelqu'un chez son subordonné.

On avait appris qu'il n'était pas à son domicile. Et, depuis, toutes les recherches n'avaient abouti à rien.

Et voici que M. Lemaire annonçait qu'il y avait du nouveau !

— Je viens d'apprendre qu'un homme, répondant au signalement de Farieux avait servi, durant quelques semaines, l'an dernier, à une époque correspondant à celle des vacances de l'inspecteur, comme chauffeur chez un M. Berrier, aux environs de Wissant, dans le Pas-de-Calais.

M. Dutheil écarquilla les yeux.

— Je suis absolument certain, reprit M. Lemaire, qu'il s'agit de Farieux. Et... attendez... je n'ai pas fini...

M. Dutheil se rapprocha de la table sur laquelle son chef étalait des rapports. M. Lemaire poursuivit :

— Il y a eu, à cette même époque, une plainte déposée par ce M. Berrier contre son chauffeur, un certain Dumont. Ledit chauffeur l'avait, paraît-il, quitté clandestinement en emportant différentes choses.

— Et... et Dumont, c'était Farieux ?

M. Dutheil avait posé la question en hésitant.

Il y eut un silence, puis M. Lemaire ôta ses lunettes, les frotta soigneusement, les remit en place et articula :

— Parfaitement, mon ami !

M. Dutheil eut l'air suffoqué. Il agita les mains.

— Oh ! Mais c'est impossible !

— Et pourquoi, mon ami ?

— Parce que... Parce que, dans ce cas... Farieux... Il aurait volé ? Vous croyez, monsieur Lemaire, qu'un inspecteur de la Sûreté serait capable de se transformer en voleur ?

— Un instant. Un peu de calme et de méthode.

M. Lemaire prit sa règle et s'en servit pour ponctuer ses phrases de petits coups sur le bureau.

— Tout d'abord, commença-t-il, je ne crois pas un seul instant à cette histoire de vol...

— Ah ! je savais bien !

— Il y a donc là un mystère qu'il faut percer.

— Entièrement d'accord avec vous, monsieur Lemaire.

— Nous pouvons déjà émettre une hypothèse ou deux.

M. Dutheil écoutait avec un intérêt absolu.

— De deux choses l'une, reprit M. Lemaire, ou bien ce M. Berrier a réellement été victime d'un vol ou bien il a menti.

— C'est la logique même.

— Bon. J'ai donc commencé par faire prendre des renseignements sur M. Berrier.

— Vous les avez là ?

— Oui... précisa M. Lemaire en ouvrant un dossier.

Il tendit des documents, en ajoutant :

— L'enquête nous dit que M. Berrier est parfaitement honorable, qu'il possède les Fontanettes depuis une bonne demi-douzaine d'années et qu'il y vit en célibataire avec quelques domestiques.

« Il paraît posséder une confortable fortune dont les rentes lui suffisent pour son train de vie.

« En conséquence, conclut M. Lemaire, je ne vois pas, mais pas du tout, pourquoi il aurait éprouvé le besoin de se débarrasser de Farieux, si réellement c'est lui qui est responsable de la disparition.

— Alors, vous croyez que le vol a eu lieu ?

— Oui, monsieur Dutheil...

— Mais vous venez de dire que...

— Laissez-moi finir ma pensée. Je crois que M. Berrier a été victime d'un vol, et que les apparences se sont trouvées contre Farieux. Automatiquement, il aura porté plainte contre lui

— Oui, mais...

Dutheil se gratta la nuque.

— Mais quoi, mon ami? demanda M. Lemaire.

— Il lui aurait été facile de se disculper!

— Certes. Je l'admets. Cependant il ne l'a pas fait. Il devait avoir ses raisons... Lesquelles, à votre avis?

M. Dutheil chercha et finit par émettre :

— Ne croyez-vous pas que Farieux s'était placé chez Berrier pour être à même de surveiller quelqu'un d'autre dans le pays?

— Il aurait eu avantage à se placer chez ce quelqu'un d'autre, dans ce cas!

— Sans doute. Mais supposons que ledit « quelqu'un d'autre » n'offrait pas la possibilité que nous envisageons. Alors, Farieux aura choisi la solution la plus commode...

M. Lemaire admit qu'il y avait du vrai dans ce raisonnement. Il encouragea son subordonné à continuer.

Flatté, M. Dutheil reprit avec animation :

— Ceci posé, imaginons que Farieux ait été découvert sous son masque, qu'on ait flairé le policier sous la livrée du chauffeur...

M. Lemaire ne bougea pas, il ne manipula même pas sa règle. L'autre appuya :

— Il est possible, n'est-ce pas, qu'au cours de ses recherches, Farieux ait été soupçonné, épié, puis définitivement repéré. Alors, il me semble qu'on ait pu comploter la petite affaire suivante.

Il prit un petit temps et développa :

— On dérobe quelque chose chez ce M. Berrier. En même temps, on enlève Farieux, on le met dans l'impossibilité d'agir, qui sait même, on le fait disparaître ?...

— Compris, s'exclama M. Lemaire. Très ingénieux, ça...

— Oh ! fit modestement M. Dutheil, il y aurait encore quantité d'autres théories qui peuvent être mises en avant. Mais en nous tenant à celle-ci, je crois que nous pouvons avoir une idée générale de la manière dont Farieux a été mis hors de combat.

M. Lemaire referma le dossier. Les deux hommes étaient songeurs.

— Le mystère n'en reste pas moins... fit M. Lemaire.

Son vis-à-vis eut un grand mouvement de tête affirmatif.

— Et il faut le percer... reprit le chef.

Nouveau signe approbateur de M. Dutheil.

— Avez-vous quelqu'un d'entreprenant, quelqu'un qui ait particulièrement de l'initiative parmi vos jeunes inspecteurs ?

M. Dutheil réfléchit, marmonna quelques noms, puis déclara :

— Oui, Je pense que Michel Berteaux est tout indiqué.

— Bon. Vous pourrez me l'envoyer en fin d'après-midi.

M. Dutheil se retira. Il était encore sous le coup de la surprise causée par la nouvelle concernant Farieux.

Dès qu'il fut dans son bureau, il manda l'inspecteur.

— Vous irez ce soir, chez M. Lemaire...

Berteaux haussa les sourcils.

— Chez le grand patron ?

— Oui. Il a une mission à vous confier...

M. Dutheil regarda fixement l'inspecteur et appuya sur les mots :

— Je crois que, si vous réussissez, vous n'aurez pas à le regretter. Il savait que Berteaux possédait de l'ambition, chose légitime, et qu'il ferait des pieds et des poings pour mériter la confiance qui allait être mise en lui.

A cinq heures précises, l'inspecteur Berteaux frappa à la porte de M. Lemaire. Il n'était pas ému, il avait trop d'assurance, mais il éprouvait une forte curiosité et beaucoup d'espérance..



Michel Berteaux entra dans le petit restaurant. C'était un garçon d'une trentaine d'années, au visage énergique, aux traits réguliers. Son regard s'éclaira et il se hâta vers sa table.

— Oh! quelle surprise... mademoiselle Marguerite!

La jeune fille était là, en effet. Il s'assit en face d'elle.

— Vous avez été souffrante? Voici plusieurs jours que vous n'étiez venue... Vous avez pourtant bonne mine!

Elle expliqua en quelques mots les raisons de cette disparition subite. On eût dit qu'elle s'excusait d'avoir choisi cet emploi. Mais, n'est-ce pas, elle gagnait presque le double et..

— Oui, vous avez bien fait, dit-il. Mais le bonheur des uns..

Il n'acheva pas, et l'enveloppa d'un regard rapide.

— Alors, je n'aurai plus jamais le plaisir de vous voir!

— Mais si! J'ai mes dimanches libres...

Elle avait rougi légèrement en disant ceci qui laissait comprendre beaucoup de choses.

— Vous pourrez venir me prendre... C'est joli par là-bas...

Elle donna l'adresse. Il avait tiré un calepin pour noter. A peine eut-elle achevé qu'il resta le crayon en l'air.

— M. Berrier ? répéta-t-il. Aux « Fontanettes », par Wissant ?

La surprise de Michel Berteaux était si violente que Marguerite le regarda sans mot dire. Il inscrivit lentement et parut soupeser une décision. Finalement, il se pencha et parla à mi-voix.

— Ecoutez... La coïncidence est trop inespérée pour que je n'en profite pas. Mademoiselle Marguerite, vous pouvez me rendre un service immense... Je répète : immense!

Elle restait interloquée. Elle le fut bien davantage quand il précisa, du même ton discret :

— Je ne vous ai jamais dit quelle était ma profession... Je suis inspecteur de police. Oui, j'appartiens à la Sûreté nationale. Et j'ai justement une enquête à effectuer, une enquête fort difficile, concernant votre patron.

— Quoi ? M. Berrier aurait commis quelque chose de répréhensible ?

— Oh! non... Mais, voici.

Il parla du chauffeur disparu. Elle eut un mouvement vif. Oui, elle savait déjà. M. Berrier lui avait signalé le fait.

Mais Berteaux omit volontairement de lui expliquer qu'il s'agissait d'un collègue. Il ajouta :

— Ma chère amie, j'ai besoin de vous pour m'introduire dans la place. Non, pas officiellement. Il faudrait que M. Berrier ignore qui je suis, il est nécessaire que personne ne se doute là-bas de mes

fonctions. Je ne puis vous en dire davantage... Me faites-vous confiance ?

Elle sourit et fit un signe affirmatif. Il lui pressa la main.

— Je vous remercie... Alors, avec votre permission, voici ce que nous allons faire.

Il expliqua son projet. Marguerite, amusée, écouta attentivement. Cela allait jeter de l'imprévu sur son séjour. Et puis la perspective de voir Michel aux Fontanettes ne lui déplaisait aucunement. Au contraire !

Elle ne comprenait pas l'importance de la mission, mais c'était chose secondaire pour elle.

Ils sortirent ensemble du restaurant et Michel accompagna la jeune fille à la gare du Nord.

Après le départ du train, il croisa dans le hall un homme qui lui jeta un regard de côté. Berteaux était un policier d'envergure. Sa mémoire visuelle avait des ressources peu communes.

— Où diable ai-je vu cette tête-là ?

Il se rappela. C'était dans le restaurant. L'individu était assis à quelques tables de celle où il avait dîné ensemble avec Marguerite. Mais il n'y attacha aucune suite. Pourquoi se serait-il soucié de ce dîneur ?

Il rentra chez lui, tout entier à ce qu'il avait découvert, ce soir. C'était un vrai coup de chance que Marguerite se trouvât aux Fontanettes ! M. Dutheil en confiant l'enquête à Berteaux avait déclaré à M. Lemaire que son collaborateur aboutirait sûrement à quelque chose.

Il y avait le grade d'inspecteur principal au bout de la réussite. Berteaux avait déjà pas mal d'exploits à son actif pour mériter cette consécration.

CHAPITRE III

OÙ APPARAÎT M. FALÈCHE

Ce fut très simple. Beaucoup plus simple que ne l'avait imaginé Marguerite, que ne l'avait espéré Michel Berteaux.

Lorsque, au bout de huit jours, la jeune fille reçut de la vieille amie imaginaire, une lettre écrite par Michel, l'informant que le frère de ladite amie cherchait une pension de famille aux environs de Wis-sant pour l'été, ce fut M. Berrier lui-même qui suggéra de lui offrir une chambre aux Fontanettes!

— Le brave homme! pensa la secrétaire.

M. Berrier ajouta que la villa était grande et que cela lui faisait plaisir d'avoir de la compagnie. En même temps, ajouta-t-il, vous aurez vous-même, ma chère enfant, quelqu'un de vos relations, ici.

Elle remercia chaudement.

— C'est un homme de votre génération, précisait-elle, mais il est très jeune de caractère... Comme vous, du reste, monsieur Berrier. Je crois que vous vous entendrez bien...

— Oh! j'en suis sûr, gloussa-t-il.

Michel Berteaux, devenu M. Falèche, lunettes et barbiche grise, débarqua un matin de soleil éblouissant. C'était M. Berrier lui-même, accompagné de Marguerite, qui alla le chercher à la gare. La jeune fille n'eut aucune peine à reconnaître le pseudo-quinquagénaire. Michel avait pris la précaution de

décrire soigneusement, le soir de leur dîner, quel serait son travestissement.

Il apportait une grosse malle d'apparence assez lourde.

Ce fut une journée de distractions. M. Berrier décréta qu'on ne travaillerait pas et proposa à Marguerite qu'elle se promenât dans le parc avec M. Fa-lèche.

Quant à lui, il en profiterait pour prendre des notes concernant les chapitres futurs de son livre. Et il s'enferma dans son cabinet de travail, pendant que Marguerite s'éloignait sous les frondaisons avec l'invité qui paraissait ravi.

Après quelques instants de silence, la jeune fille hasarda :

— Et vous croyez que vous allez aboutir à quelque chose, au sujet de ce chauffeur disparu ?

Il mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! Ne parlez jamais de ça, Marguerite... N'oubliez pas que je suis ici, en vacances.

Berleaux, à vrai dire, ne savait pas lui-même s'il allait découvrir des indices. Cela remontait à plus de quinze mois, au moins. C'était par instinct policier qu'il avait résolu de pénétrer dans la place.

Il avait déjà noté qu'Antoine, le jardinier, et chauffeur occasionnel, était parfaitement inoffensif, mais que, par contre, Mme Jachon, avec ses airs furtifs et son expression maussade devait être intéressante à étudier, du point de vue professionnel.

Angèle, la femme de chambre, était quelconque. Il y avait encore Julien, le mari d'Angèle, domestique à tout faire, qu'on voyait fort peu.

Le personnel, sauf Mme Jachon qui habitait une chambre au dernier étage de la villa, demeurait dans un petit pavillon de gardiens, à environ cinq cents mètres, en bordure de la route, près du grand portail servant au passage de l'auto.

— Vous avez beaucoup de besogne, au bureau ? demanda Michel.

— Moi ? Non. Pas énormément...

Marguerite expliqua que M. Berrier devait d'abord se documenter avant de commencer ce grand ouvrage.

— En somme, il aurait pu attendre un bon mois encore, avant de vous engager comme secrétaire ! Il aurait économisé vos appointements !

— Ma foi, oui... sans doute... Mais ce n'est pas un homme à calculer de cette façon.

— Un chic patron, quoi !

— Oh ! très chic.. Cet emploi est une vraie sinécure. Pourvu qu'il dure longtemps.., spécifia-t-elle, en riant.

— Tiens ? Un vieux puits... fit-il tout à coup.

Ils étaient arrivés devant la margelle. Marguerite murmura :

— C'est M. Berrier qui l'a fait recouvrir... Oh ! n'y touchez pas !

Son compagnon venait de saisir l'extrémité d'une planche et d'une secousse la retourna sur les autres. Une cavité oblongue se révéla, au ras du sol. Le puits était à même.

— On n'y touche jamais ? demanda Berteaux.

— Je ne crois pas.., répondit Marguerite qui ajouta les détails donnés par son patron, quant à l'ancienneté de la construction.

— M. Berrier m'a dit qu'on avait utilisé environ cent quarante tombereaux de rocs et de sable pour le combler en partie.

Berteaux se mit à genoux et rampa prudemment, jusqu'au-dessus de l'ouverture. Une obscurité d'encre. Marguerite le vit tirer de sa poche, une pièce de cinq francs qu'il tint entre le doigt et l'index, puis laissa tomber dans le puits.

L'oreille tendue, il écouta puis on entendit un tintement métallique très lointain.

— Neuf secondes... annonça M. Falèche. Mais voilà. Il faudrait un calcul algébrique pour soustraire du carré de vitesse de la chute, la rapidité de transmission du son.

Marguerite comprit qu'il cherchait à déterminer la profondeur actuelle du puits. Mais dans quel but?

Elle n'avait pas remarqué — chose qui avait tout de suite frappé le policier — que la planche soulevée par Berteaux n'avait eu aucun craquement, que les deux charnières qui la maintenaient aux autres planches avaient joué sans bruit, comme si elles étaient huilées.

Berteaux, lui, avait même constaté qu'il n'y avait pour ainsi dire pas de poussière entre les jointures.

Le pseudo-quinquagénaire se releva, épousseta son pantalon et songea que le puits ne contenait sûrement pas d'eau. A moins, cependant, que les rocs amoncelés pour le combler eussent dépassé la surface liquide? Peu probable, conclut-il mentalement.

Ils reprirent leur promenade. M. Falèche avait un frémissement intérieur. Son flair ne l'avait pas trompé. Il avait eu raison de s'introduire aux Fontanettes.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté? fit-il en montrant le mur qui surplombait la falaise.

— De l'autre côté? La mer!

Ils restèrent un bon quart d'heure à contempler une sorte de petite plage de sable qui se trouvait au-dessous d'eux. Elle était coupée en deux par un courant provenant de la mer et se perdant sous le roc.

— Il doit y avoir une grotte sous nos pieds... dit-il.

— Vous croyez?

— Bien sûr. Cette eau se perd quelque part. Ecoutez donc!

On entendait un bruit sourd et régulier. C'était comme le heurt d'une masse contre un obstacle.

— La marée monte, ajouta-t-il, et c'est le choc des vagues à l'intérieur de la grotte.

Ils rentrèrent à la maison. L'heure du déjeuner approchait.

Pour l'après-midi, M. Berrier suggéra une promenade aux environs.

— Je n'ose vous proposer Antoine comme chauffeur, dit-il, en souriant du côté de Marguerite. Vous conduisez peut-être, monsieur Falèche?

— Non. Mais j'accepte Antoine... Vous le calomniez...

Ils rirent tous trois.

Antoine eut à cœur de montrer qu'il avait fait des progrès et se lança sur la route de Wissant. Mais M. Falèche demanda aussitôt que l'on prit un chemin secondaire lequel courait parallèlement à la mer.

— Mais ça ne conduit nulle part!... protesta-t-il.

— Ça ne fait rien...

On se trouva promptement au beau milieu d'un endroit sablonneux et impossible. Antoine leva les bras au ciel. Il fallait faire marche arrière, sous peine de rester totalement bloqué.

M. Falèche montra du doigt, une brèche sur la gauche, dans la ligne des falaises.

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Ah! La vieille carrière... On l'a abandonnée... Y a trop de trous.

— Des trous?

— Oui. Les falaises, all sont comme qui dirait, des éponges. C'est plein de cavernes. On s'y perdrait. Y en a une, oussqu'on pourrait garer des autocars! Paraît qu'y a quinze ans, des promeneurs avaient voulu aller dans les cavernes, et on ne les a plus jamais revus...

— Pas possible... Et, à qui appartient cette carrière?

Antoine qui avait réussi à tirer l'auto du mauvais pas, répondit :

— C'est à m'sieu Berrier. Il l'a achetée en même temps que le domaine des Fontanettes, et il a fait boucher l'entrée principale avec des palissades. Vous allez voir ça, dans une minute.

Ils montaient lentement une pente. Antoine changea de vitesse puis, sur le plateau, il remit en prise. Du bras droit, il montra un chemin creux qui courait au bas d'une muraille blanche. Berteaux remarqua, à environ deux cents mètres, une large excavation dans la paroi.

Une lourde porte de bois, à deux battants, la bloquait, sauf pour un petit espace irrégulier au faite.

— En haut, expliqua Antoine, c'est bouché avec du fil de fer barbelé.

— Mais ce n'est pas une palissade, c'est une vraie porte, murmura M. Falèche. C'est du travail soigné.

Antoine était fort bavard de son naturel. Berteaux s'en était immédiatement rendu compte et en profitait. Seulement, le chauffeur ne s'apercevait pas qu'on l'interrogeait de façon méthodique. Le policier possédait une adresse particulière pour poser des questions, d'un air détaché.

Berteaux apprit ainsi — et Marguerite également, par la même occasion — que M. Berrier avait acheté toute la portion de terrain comprise entre la vieille carrière et la mer et que durant toute une époque, il avait tenté de remettre ladite carrière en état, sans doute pour en reprendre l'exploitation.

— En a-t-y fait des allées et venues!... Et des explorations... Y avait des ingénieurs avec lui... Du moins je le crois, puisqu'y étaient toujours ensemble... Finalement, il a dû se rendre compte qu'y perdait son temps et son argent.

M. Falèche descendit de voiture et fit quelques pas sur la route qui desservait jadis la carrière. Il remarqua qu'elle était en bon état, ce qui ne manqua pas de le surprendre.

— Oui, confirma Antoine, j'sais pas pourquoi, m'sieu Berrier tient à ce qu'on puisse y circuler!

— Pourquoi? demanda M. Falèche avec une parfaite candeur.

— J'sais pas, répéta Antoine. P'têtre, après tout, qu'y reviendra à sa première idée d'exploitation?

M. Falèche souriait, amusé.

— A quelle époque cela remonte-t-il?

— Quoi donc?

— Cette rage qu'il a eue de vouloir utiliser ce terrain?

Antoine plissa son nez et y appuya le bout de son doigt comme pour aider sa mémoire.

— Ben... Ça doit ben faire une pièce de six années... Tout de suite quand il est arrivé, quoi!

Berteaux ne manqua pas d'enregistrer le renseignement.

Antoine poursuivit :

— A c't'époque là, j'étais pas chauffeur. J'conduisais encore ma voiture à chevaux. Et m'sieu Berrier n'avait pas acheté d'auto. Alors c'était moi qui le menais...

— Ah, voilà pourquoi vous êtes tellement au courant!

— Bien sûr, tiens!.. Ah! ce qu'il travaillait M. Berrier!.. Ce qu'il se déplaçait! Tout le temps sur place pour surveiller les ouvriers, ou encore à la gare pour recevoir des visiteurs, ou encore à Boulogne pour acheter des trucs et des machins!

M. Falèche allongea le bras.

— Ma parole, dit-il, c'est même goudronné...

La route, décidément, se trouvait dans un état remarquable d'entretien.

— Y a des types qui viennent tous les mois, expliqua Antoine, et qui font le nécessaire.

— Et vous n'avez jamais vu de voitures par ici? Antoine se mit à rire.

— Comment voulez-vous que je les voie, puisque je suis au service de M. Berrier. J'peux pas quitter la propriété.

Berteaux songea que ce goudronnage était bizarre. Il pouvait servir à garantir la discrétion de la route elle-même qui, si elle était restée dans son état naturel, aurait révélé beaucoup de choses.

Peut-être, entre autres, que des autos passaient la nuit quelque part dans les grottes?

En tout cas inutile de rechercher des traces de roues ou de pneus.

Il commençait à éprouver des soupçons sur l'apparente tranquillité et honorabilité de M. Berrier. Mais tout cela n'était qu'à l'état embryonnaire encore.

On revint vers la maison.

M. Berrier les attendait en frétilant. Il était très aimable.

— Vous vous êtes bien promenés? Les distractions ne sont pas variées ici... Mais en revanche, quel air vivifiant. Et quel repos...

Il offrit à M. Falèche d'entrer dans son cabinet de travail.

— Vous aimez les belles reliures?

— Je les admire, dit prudemment Falèche, mais je ne suis pas assez connaisseur pour juger avec équité...

La collection de livres, parmi lesquels de nombreux exemplaires de valeur était remarquable. Le policier put constater que la pièce en était copieusement garnie.

— Oh, mais vous avez un beau coffre-fort!...

L'exclamation était justifiée. M. Falèche se trou-

vait devant un meuble d'acier de taille imposante, immense, un coffre digne de figurer dans une banque.

— Je n'en ai jamais vu d'aussi grand ailleurs que dans les établissements de crédit!... précisa-t-il en riant.

— Oui. En effet, murmura M. Berrier. Je... J'ai là-dedans quelques livres rares. Très rares. Des *incunables*. Vous savez ce qu'est un incunable, monsieur Falèche?

Oui, M. Falèche savait.

— Oh, mais vous êtes un véritable passionné de la bibliophilie?

M. Berrier s'inclina modestement.

— Je m'en excuse, fit-il sur un ton comique. J'adore tenir entre les mains ces précieux exemplaires d'autant de l'origine des imprimeries. Et depuis que j'ai été victime d'un vol — je vous raconterai cela — c'est une idée fixe chez moi...

Il désigna la porte noire de métal.

— Tous mes incunables sont là-dedans...

Il eut une petite hésitation et offrit :

— Voulez-vous les voir?

Berteaux n'attendait que cela pour accepter. Oui, il était très curieux d'admirer l'intérieur de ce coffre-fort, mais pas pour les raisons qu'il invoqua tout haut.

M. Berrier eut une expression bizarre et le regarda brusquement. Mais Falèche gardait son air benoît.

Le propriétaire des Fontanettes s'assit à son bureau pour y prendre un trousseau de clefs dans un tiroir.

Rapidement, il tâtonna du pied sur le sol et pressa sur quelque chose qui se trouvait dissimulé sous le tapis. Berteaux n'avait pas remarqué le geste.

Puis Berrier se leva et d'un air majestueux, introduisit la clef dans la serrure du coffre-fort.

Chose curieuse, il ne put réussir à ouvrir!

— Il y a peut-être un mot de combinaison? hasarda M. Falèche.

— Non. C'est une serrure sans mot secret. J'ai mauvaise mémoire, et serais capable de l'oublier. D'autre part, l'inscrire, c'est s'exposer à le faire surprendre par autrui...

Il regarda de nouveau son visiteur d'un air fixe.

— Vous permettez? fit aimablement Falèche.

— Comment donc!... Vous serez peut-être plus heureux que moi!

M. Berrier tendit la clef.

Berteaux avait d'abord pensé à une frime. Il avait cru que Berrier feignait de ne pouvoir ouvrir.

— Pourquoi? se disait-il. Probablement parce qu'il n'y a pas de livres là-dedans, pas plus d'incunables que d'autres ouvrages!

Et il songeait que pris au mot, Berrier n'avait pu se dérober. Aussi avait-il feint cette impossibilité.

Mais Berteaux voulait se rendre compte de l'attitude de son hôte devant le coffre, une fois que le meuble serait vaincu. Peut-être, après tout y avait-il quelque chose à l'intérieur?

Sa surprise fut totale de ne pouvoir faire tourner la clef.

— Je n'insiste pas, dit-il en la rendant. Je craindrais de briser quelque chose dans le mécanisme.

— C'est bien la première fois que cela se produit! déclara le patron de Mlle Lagarde.

Il affectait un air à la fois ahuri et soucieux.

— Dès demain, je ferai venir un spécialiste pour lui demander ce que cela signifie.

Ils sortirent tous deux, et M. Berrier offrit de visiter la maison. Auparavant, il retourna dans son bureau pour quelques secondes, et il en profita pour rétablir le courant électrique qui permettait la libre ouverture du coffre-fort.

La tournée du propriétaire dura jusqu'à l'heure du diner. M. Falèche écoutait avec une attention d'autant plus nulle qu'elle semblait totale, en apparence.

Il songeait à Marguerite. Il aurait bien voulu la revoir. Où était-elle passée?

Il fut bien aise de la retrouver dans la salle à manger. M. Berrier par une délicatesse dont Berteaux lui sut gré, avait fait dresser une petite table spéciale avec deux couverts.

— Quant à moi, dit-il avec ce sourire bizarre qu'il avait si souvent, je ne mange pas toujours à la même heure. Cela dépend des caprices de mon estomac...

Il se mit à rire avec un petit bruit de crécelle :

— Certains jours, même, je ne mange pas du tout. Excellent pour reposer l'organisme, ça...

Il se retira. Berteaux demanda d'une voix discrète :

— Où va-t-il?

— Dans son cabinet de travail, expliqua Marguerite.

— Ah, ça mais il y passe sa vie!

Elle eut un rire perlé.

— Non... Mais j'avoue qu'il y est souvent fourré.

— Et qu'est-ce qu'il y fait?

Marguerite le regarda non sans surprise.

— Comment qu'est-ce qu'il y fait?... Je suppose qu'il y travaille! En tout cas, lorsque j'y suis moi-même, il ne cesse de compulsier des livres et de prendre des notes.

La domestique arriva avec les plats suivants, et ils interrompirent leur conversation. Puis ce fut M. Berrier qui reparut.

— Vous allez faire sans doute une petite promenade dans le parc avant qu'il fasse nuit?

— Je pense que oui. Marguerite me tiendra compagnie, répliqua tout de suite M. Falèche,

— Ah, ah... Très bien. Très bien... Moi, je... Au fait, monsieur Falèche si jamais vous êtes amateur d'échecs, vous trouverez en moi un partenaire qui, à défaut de science, manifeste beaucoup de bonne volonté.

M. Falèche déclara qu'il ne jouait pas aux échecs. De fait, il n'aimait pas le jeu.

— Pas de défauts, alors... C'est rare un homme sans défaut!

Le café était excellent et M. Berrier déclara qu'il fallait en complimenter Mme Jachon, directement responsable.

CHAPITRE IV

NUIT ÉTRANGE

M. Falèche se retira de fort bonne heure, dans sa chambre, après dîner. Il avait prétexté un peu de fatigue, consécutive au grand air.

En réalité, il éprouvait le besoin de réfléchir.

Il repassa en mémoire, les événements marquants. Le puits, la carrière, le coffre-fort, et surtout le personnage qu'il avait vu sortir de la propriété par une petite porte qui donnait directement sur la partie du

parc qui se trouvait devant le cabinet de travail de M. Berrier.

L'auto avait juste passé à ce moment-là. Machinalement, Berteaux s'était retourné, avait regardé par la glace arrière.

Il ne lui avait pas fallu trois cinquièmes de seconde pour le reconnaître. C'était l'individu du restaurant, puis de la gare du Nord.

Venait-il de chez M. Berrier?... Ou avait-il choisi cette issue qui du reste, n'était pas visible de « l'autre » du propriétaire des Fontanettes, pour filer dès l'arrivée de Marguerite Lagarde?

Car, dans l'esprit de Berteaux, aucun doute, l'homme surveillait la secrétaire. Mais la question était de savoir s'il était connu de M. Berrier ou bien... de qui?

— De Mme Jachon, peut-être? se demanda Berteaux.

Il s'abîma dans de profondes réflexions, puis se mit en devoir de se dévêtir. Il inspecta la pièce. Elle était confortable, à peine moins luxueuse que celle de Marguerite.

Tout à coup, il s'immobilisa devant sa malle. Il se mit à genoux, et l'examina. La serrure attira son attention.

— Tiens, tiens. On a essayé différentes fausses clefs...

Des égratignures imperceptibles se voyaient grâce à une loupe puissante dont il s'était armé. Il se redressa. Un sourire bref. Il commençait à comprendre certaines petites choses.

Il s'allongea sur le lit, décidé à ne pas dormir. Vers deux heures du matin, il quitterait la chambre et descendrait dans le parc. Il avait l'intention de se promener du côté du vieux castel.

Malgré lui, ses yeux se fermèrent. Quand il les rouvrit, il constata qu'il était déjà trois heures pas-

sées. Mais il ne regretta pas le repos qu'il avait pris. Il se sentait très bien.

La maison était d'un calme total. Il écouta. Son ouïe était exercée à discerner le moindre bruit. Au dehors, un zéphyr passa. Les feuilles des arbres furent agitées faiblement.

Il restait assis sur son lit, immobile, écoutant toujours. Soudain, il eut conscience d'un faible courant d'air et se rendit compte que cela provenait de la porte.

Il n'avait rien entendu, pas le moindre craquement et pourtant, il eut la certitude que celle-ci devait être grande ouverte!...

Il savait qu'un épais tapis recouvrait le corridor. Il n'espérait pas percevoir des bruits de pas. Mais, peut-être, celui d'une respiration humaine?... Il se rendit compte, à ce moment, qu'il était lui-même trop silencieux et laissa échapper un semi-ronflement, parfaitement imité.

Un frôlement, dans le couloir...

Subitement, Berteaux allongea la main, trouva le commutateur électrique, près de la tête de lit, alluma. Un flot de clarté jaillit dans la pièce et éclaira le corridor.

Il ne s'était pas trompé. La porte était ouverte!

Mais personne en vue. Malgré son sang-froid, il eut un petit frisson. Il sentait qu'un être humain était là, tout près, embusqué. Quelqu'un attendait... Escomptait qu'il allait sortir?

En bas, dans le hall, un cartel sonna la demie de trois heures. Toujours aucun bruit dans le couloir...

Berteaux éteignit la lampe de sa chambre, et en même temps, il se leva doucement. Mais dans l'obscurité, il buta une chaise. Il étouffa un juron, et prit une lampe de poche. Le faisceau lumineux s'allongea jusqu'au mur d'en face, dans le corridor et y dessina un cercle éblouissant.

Puis il allongea le bras, prenant soin de rester à l'intérieur de la pièce. Mais en même temps, il piétina comme s'il sortait.

V'lan!...

Quelque chose s'abattit sur la lampe, qu'il lâcha avec une extrême rapidité. Un coup de matraque. Sans son habileté, Bertaux en aurait eu le poignet brisé. Ce coup était sans doute destiné à son crâne.

Il s'élança dans l'obscurité, sa lampe avait été fracassée — et agrippa une forme dans le couloir. Un coup de pied dans le tibia lui fit lâcher prise.

Il tomba, se releva, bondit en avant, captura quelqu'un, l'entraîna de force dans sa chambre, donna de la lumière et...

Il reconnut Mme Jachon!...

Durant une bonne demi-minute, ils restèrent l'un en face de l'autre sans parler. Elle avait une expression de terreur, lui était stupéfait.

Il savait bien que ce n'était pas Mme Jachon qui l'avait attaqué. Le coup assené sur son poignet avait la force d'un homme. Et du reste, c'était bien un homme qu'il avait tout d'abord empoigné.

Elle avait les lèvres tremblantes. Elle tenta de parler, mais les mots ne venaient pas. Finalement, elle articula :

— Je... j'ai entendu... du bruit... je... je suis descendue...

— Voulez-vous allumer le corridor, je vous prie?

Ce ne fut qu'après qu'il se décida à sortir de la pièce.

— Vous n'avez vu personne, madame Jachon?

— Non... Absolument personne... Je... j'ai entendu du bruit et...

— ... Et vous êtes descendue. Oui, c'est ce que vous avez déjà dit.

Elle mentait. Il n'avait aucune peine à le constater. Elle avait eu le temps d'enfiler des pantoufles,

d'endosser un peignoir, et l'attaque de l'inconnu n'avait pas duré plus de deux secondes.

Quant au bruit dont elle parlait, il savait bien que c'était pure invention, car il n'y en avait eu absolument aucun. Elle savait donc parfaitement ce qui s'était passé.

Inutile d'insister. Il eut un sourire et murmura :

— Remontez chez vous... Il ne se passera plus rien...

Elle s'en fut d'un pas mécanique. M. Falèche rentra chez lui et s'assit sur une chaise, dans l'obscurité. Tant qu'il y aurait de la lumière dans le corridor, l'agression ne se reproduirait pas.

Néanmoins, il prit, dans sa malle, un browning qu'il glissa dans la poche de son pyjama.

Il dressa l'oreille. Un bruit de voix!

Des gens parlaient dans le hall, au rez-de-chaussée. Il courut jusqu'à la porte sur la pointe des pieds. Au même moment, une porte s'ouvrit dans le couloir, et quelqu'un cria :

— Qui est là?...

Il reconnut le timbre apeuré de Marguerite Lagarde. Sa chambre s'ouvrait au haut de l'escalier. Elle était appuyée à la rampe et cherchait à voir en bas.

Lorsque apparut Berteaux, elle courut à lui.

— Oh, que se passe-t-il?... Qui a allumé le corridor? J'ai entendu des gens parler au rez-de-chaussée!

— C'est moi qui ai allumé... dit-il, et plus bas, il ajouta : gardez votre équilibre. Je suis M. Falèche, ne l'oubliez pas!

— J'ai peur! souffla-t-elle. Il s'est passé quelque chose. J'ai été réveillée par un bruit de lutte. Quelqu'un est tombé...

Il lui fit signe de s'écarter et prit sa place à la rampe. Elle vit qu'il se penchait après lui avoir pris des mains sa lampe électrique. Il balaya plusieurs

fois l'escalier avec la lumière, et déclara finalement très haut, comme s'il tenait à être entendu de loin :

— Non, Marguerite, il n'y a personne...

Elle était très pâle et réprimait un tremblement.

— Mais... Je vous assure, insista-t-elle, il y avait des gens, tout à l'heure. J'ai entendu piétiner sur les dalles du hall!

— Peut-être avez-vous rêvé? répondit-il du même ton ostensible.

Et silencieusement, il mit un doigt sur ses lèvres pour lui donner à comprendre qu'il fallait éviter ce sujet.

Un nouveau personnage entra en scène.

M. Berrier apparut à l'extrémité du corridor. Il était drapé dans une robe de chambre de soie à ramages et boutonnée jusqu'au menton.

— Oh, mademoiselle Marguerite!... J'espère qu'il n'a pas essayé de forcer votre fenêtre?

— Que s'est-il passé, monsieur Berrier? demanda Michel.

— Je ne sais pas, monsieur Falèche, mais il me semble que... qu'un bandit a dû tenter de pénétrer dans la maison. J'ai entendu du bruit au dehors, on a touché à ma fenêtre... Je... Mon Dieu, j'ai bien envie de téléphoner à la gendarmerie!

— Excellente idée, marmonna M. Falèche. Vous dormiez, je suppose, quand vous avez entendu ce...

— Non. Pas exactement, sinon... Je dois vous dire que j'ai un sommeil très profond. Je n'entends jamais rien quand je dors. Mais j'étais plutôt dans un état de somnolence... Je n'arrivais pas à trouver le repos. J'étais assez nerveux en me couchant.

Il gesticula et le col de sa robe de chambre s'entr'ouvrit pour une fraction de seconde. Vite, il y porta la main. Mais pas assez pour que Berteaux n'eût constaté qu'il portait une chemise à col souple, une chemise de jour, avec sa cravate.

— Mais enfin, que s'est-il passé? demanda Marguerite, des larmes dans la voix. J'ai peur, j'ai horriblement peur!

— Allons, ma chère enfant, calmez-vous, dit M. Fa-lèche, paternellement. Il est probable qu'il n'y a plus aucun danger. Vous pouvez vous retirer dans votre chambre. M. Berrier va en faire autant, et moi aussi.

Rentré chez lui, Michel ferma la porte, fit de la lumière et se mit en devoir de rechercher par quel mystère ladite porte avait été ouverte, sans qu'il s'en fût aperçu.

Il se souvenait très bien d'avoir tiré le verrou et tourné la clef dans la serrure.

Or cette clef se trouvait encore à sa place. Il examina le verrou. Jamais il n'avait vu un verrou si bien huilé. Absolument silencieux. De même pour la clef.

Mais, tout de même, il avait fallu qu'on les manœuvrât de l'intérieur? Et Michel était sûr que personne ne s'était dissimulé dans sa chambre. D'ailleurs, pourquoi, dans ce cas eût-on ouvert la porte, avant de l'attaquer?

— On voulait, soit pénétrer chez moi, soit m'obliger à sortir... se dit-il avec une impeccable logique.

Quelques minutes d'examen lui suffirent à comprendre.

La porte se composait de huit panneaux sculptés en losanges. Il constata que la partie de bois qui se trouvait au-dessus de la serrure, entre celle-ci et le verrou pouvait se déplacer à volonté!...

Il lui fallut un certain temps pour trouver le ressort qui déclenchait le panneau, mais dès qu'il le manœuvra, il constata que cela s'ouvrait comme une petite porte...

Dès lors, ce n'était qu'un jeu d'enfant pour qui-

conque de passer le bras et de déplacer le verrou, puis de tourner la clef dans la serrure...

Il eut un long sifflement étouffé entre les lèvres.

— Ah! ah!... Il faudra que je sache si ce petit système existe dans toutes les pièces, ou si la charmante Mme Jachon m'a spécialement destiné cette chambre...

Mais qui était l'agresseur? Et pourquoi s'était-il attaqué à Michel Berteaux? Il décida de renvoyer ce problème au lendemain et s'endormit paisiblement, après avoir calé un lourd fauteuil contre la porte.

CHAPITRE V

LES CHOSÈS SE COMPLIQUENT

Le lendemain matin, Berteaux descendit assez tard pour le petit déjeuner. M. Berrier l'attendait.

— Ah, monsieur Falèche... J'espère que vous avez pu vous reposer... Quant à moi, je n'ai pas fermé l'œil...

Le propriétaire des Fontanettes poursuivit, pendant que M. Falèche s'installait à table :

— J'ai déjà prévenu la gendarmerie. On est venu...

On a enquêté... C'est extraordinaire, on n'a trouvé aucune trace dans le parc!

— Oui... En effet... C'est extraordinaire...

M. Berrier eut un mouvement d'épaules impuisant.

— Je suis navré que votre première nuit ici, ait été marquée par un tel événement. Je compte bien que cela ne se renouvellera pas.

— Les gendarmes n'ont pas demandé ma déposition?

À cette question, M. Berrier resta sans réponse. Il se ressaisit :

— Mais c'est juste, au fait!... Ils auraient dû vous demander... Il est vrai que vous dormiez, sans doute.

M. Falèche répliqua paisiblement, en beurrant une tartine :

— Je vais aller à la gendarmerie.. Facile à arranger.

— C'est que... c'est que l'auto est en panne.. Je ne sais pas comment Antoine a fait son compte. Il y a quelque chose qui ne fonctionne pas.

— Vous avez peut-être une bicyclette à me prêter?

Oui. Il y avait une machine. M. Falèche décida qu'il irait à Wissant tout de suite après le déjeuner de midi.

Il se promena dans le parc et réussit à joindre Marguerite à qui il fit un signe discret. Sans ostentation, elle s'approcha, et ils entamèrent une conversation quelconque. Il l'entraîna d'un air nonchalant.

À peine furent-ils à bonne distance, qu'il demanda vivement :

— Quel est le nom de votre tuteur? Vite!

Surprise, elle donna le renseignement. Elle ne comprenait pas, cependant.

Il regarda autour de lui, puis :

— Vous recevrez cet après-midi, un télégramme de

Paris vous demandant de partir d'urgence. Ne vous effrayez pas. Même si on vous dit qu'il est très malade...

— Mais enfin, je... Ecoutez Michel, je commence à être effrayée. Vous avez l'air si grave. Et ce qui s'est passé cette nuit...

— Justement... C'est à cause de cela. Ne m'en demandez pas davantage. Promettez-moi, surtout, que vous quitterez les Fontanettes ce soir.

Elle le regardait, le visage contracté.

— Marguerite, dit-il d'un ton ferme, il le faut!

— Pourquoi? Un danger?

— Peut-être... Alors, c'est promis? C'est juré?...

Mme Jachon apparut à l'extrémité de l'allée.

— Oui, souffla la jeune fille. C'est promis...

Durant l'après-midi, après une bonne pédalée, M. Falèche atteignit la gendarmerie. Tout de suite, il demanda à voir le brigadier et s'enferma avec lui dans son bureau.

La conversation dura longtemps. Berteaux en avait profité pour téléphoner à la Sûreté, et le brigadier entendit une partie de ce qu'il disait à M. Duilleil. Bien entendu, le pseudo-Falèche avait révélé ses fonctions véritables à l'homme en uniforme.

Il était environ sept heures du soir, quand M. Falèche reparut dans la grande salle à manger de la villa. Bien qu'il ne fût pas encore l'heure du dîner, Marguerite était à table.

M. Berrier s'empressa au-devant de Falèche.

— Mlle Lagarde a reçu un télégramme l'informant que son tuteur la réclame... Elle est très alarmée... Je m'efforce de la rassurer. J'espère que ce n'est rien de grave...

— A quelle heure est le train?

— A huit heures trente-cinq... C'est le dernier... Mais elle l'aura grandement. Je... j'ai téléphoné pour un taxi. On viendra la chercher.

Michel s'assit auprès de la jeune fille. Il échangea avec elle un regard rapide. Il était heureux qu'elle se trouvât loin des Fontanettes, cette nuit-là...

Il commençait à faire sombre quand le taxi stoppa devant le portail. Michel émit un long soupir de soulagement en voyant s'éloigner la voiture.

Le soir, après dîner, il offrit à M. Berrier, de jouer quelques parties de dames. Il avait découvert que son amphitryon était férù de ce jeu et lui-même était d'une jolie force.

Vers onze heures, il tira sa montre et étouffa un bâillement.

— Je crois qu'il est temps d'aller se coucher...

Il monta. Avant de pénétrer dans sa chambre, il ouvrit la porte et la projeta à l'intérieur. La petite lampe veilleuse qu'il avait eu soin d'allumer avant de descendre pour passer la soirée avec M. Berrier brûlait toujours.

Il alluma le plafonnier, fit quelques pas, referma la porte qu'il verrouilla et se dirigea vers un grand bahut accolé au mur.

— Tu peux sortir, Gassier... Personne n'est venu ici, je suppose?

Pas de réponse. Il ouvrit la porte du meuble d'un geste bâtif.

Vide!...

— Nom de nom!... jura Berteaux entre ses dents.

La pièce était en ordre. Pas le moindre signe d'une lutte quelconque. L'inspecteur Gassier n'était pourtant pas sorti de sa cachette de sa propre initiative, puisque ses instructions étaient de collaborer avec Berteaux...

— Du calme, gronnait Berteaux, du calme. Voyons ce qui a pu se passer... Ça se complique!

Il éteignit la grande lumière. Il fit de même pour la veilleuse. Il alla jusqu'à la fenêtre et vit tout de suite que les vantaux étaient simplement repoussés.

On l'avait donc touchée. Mais ce pouvait être Gasier, après avoir pénétré dans la pièce.

Il l'ouvrit et se pencha. La nuit était très noire. On ne distinguait rien. Soudain, il se retourna.

Une sorte de crissement à la porte. Quelqu'un avait inséré une clef dans la serrure. Il attendit, un peu frémissant, son revolver braqué. Mais rien d'autre ne se produisit.

Sa lampe électrique lui montra ce qui s'était passé. Quelqu'un avait pris soin de boucher la serrure de façon qu'il fût impossible de l'ouvrir de l'intérieur.

Il s'agenouilla près de sa malle. On avait encore essayé de l'ouvrir, mais en vain. On n'avait pas osé la forcer. Il l'ouvrit, en tira une échelle de corde solide, puis plongea de nouveau la main.

Il ramena un cylindre de carton, d'une bonne longueur. Il revint à la fenêtre, toujours dans l'obscurité, s'accroupit et allongeant le bras, réussit à planter une extrémité du cylindre — qui n'était autre qu'une fusée — dans un pot de fleurs que Gasier, lorsqu'il était entré, avait déplacé à l'extrême-droite.

Il frotta une allumette et la porta à la mèche. Il n'eut que le temps de retirer sa main. Une petite détonation sèche l'avertit qu'une balle venait d'être tirée d'en bas.

— On utilise un revolver muni d'un « silencieux », songea-t-il.

D'autres projectiles suivirent et frappèrent le plafond. Pendant ce temps, la fusée décrivait une grande trajectoire dans les airs. D'un seul coup, une lumière aveuglante jaillit, puis s'éteignit.

— Ça va, marmonna Bertaux. Le signal a été vu, j'espère!

Un autocar rempli de policiers pénétra, moins de dix minutes plus tard, dans le parc.

M. Berrier était dans tous ses états.

Là, dans la grande salle, des inspecteurs de la Sûreté!... Et au milieu du groupe, M. Falèche?... Que signifiait?

Mais peu importait à Berteaux ce qu'il pouvait penser.

— Monsieur Berrier, commença-t-il, il s'est passé ici, à peine étais-je arrivé, des choses tellement bizarres, que je me vois forcé de penser qu'on savait que j'appartiens à la police, et qu'on tenait à se débarrasser de moi...

— Mais qui, monsieur Falèche? Qui?

La question avait jailli avec force. Et Berteaux s'attendait à beaucoup de choses, mais non point à ce que M. Berrier saisît le taureau par les cornes.

— Vous pouvez fouiller la maison de la cave au grenier, poursuivit M. Berrier, et si vous trouvez le moindre indice suspect contre moi, je tendrai moi-même les poignets pour qu'on me passe les menottes!...

Il s'épongea le front.

— Ce qui est un mystère pour vous, ajouta-t-il, en est encore un plus grand pour moi. Pourquoi, monsieur Falèche, ne pas m'avoir dit tout de suite quelles étaient vos intentions, quelle était votre personnalité en entrant ici, et peut-être aurais-je pu vous servir à quelque chose! Qui cherchez-vous?

Berteaux resta silencieux.

En effet... Qui cherchait-il? Le responsable de la disparition de son collègue Paul Farieux... Mais pouvait-on accuser M. Berrier? Voire Mme Jachon? Il n'avait rien, aucune preuve, aucune piste... Rien que des intuitions, pas même de présomptions...

M. Berrier montra ses titres de propriété. Il ouvrit tous ses tiroirs. Déjà, Berteaux savait par le brigadier de gendarmerie, que la réputation de cet homme était intacte, depuis dix ans qu'il habitait le pays.

Subitement, Berteaux demanda à l'inspecteur qui commandait la petite troupe :

— Et Gassier? Il est posté quelque part?

— Gassier? Mais... mais il est avec vous!... Vous m'aviez dit de l'envoyer directement sous votre fenêtre... Il devait grimper dans votre chambre et se cacher dans le meuble dont vous aviez parlé!

On monta dans la pièce, on vérifia si, par hasard, le bahut n'avait pas un panneau secret donnant sur une issue quelconque... Non. Rien.

On se mit à la recherche du policier absent et l'on s'égailla dans le parc. Il était quatre heures du matin, quand toute le monde se réunit de nouveau dans la villa.

— Introuvable!... On ne sait pas ce qu'est devenu Gassier....

Berteaux et son collègue achevaient une tasse de café noir. M. Berrier ainsi que Mme Jachon avaient été autorisés à regagner leurs chambres respectives.

Berteaux récapitula les faits :

Pour lui, aucun doute, il était visé. On avait dû percer son déguisement à jour. Qui? l'individu, parbleu, qui avait guetté Marguerite au restaurant et qui avait vu la jeune fille avec l'inspecteur. Ce même individu qu'il avait ensuite vu, quittant furtivement les Fontanettes.

Malgré toutes ses dénégations, M. Berrier, songeait Berteaux, restait suspect.

La petite affaire de cette nuit était un échec. Il fallait l'admettre. Berteaux avait espéré la répétition de l'attaque de la veille, et toutes ses précautions avaient été prises, pour capturer l'agresseur.

M. Dutheil était même allé plus loin, et avait suggéré l'arrivée de cette douzaine de policiers qui devaient servir à jalonner toutes les issues possibles, car le domaine était grand.

— L'homme qui m'a attaqué, expliquait une fois de plus Berteaux à Luton, son camarade, doit en savoir long sur le sort de Farieux...

CHAPITRE VI

L'AVENTURE DE MARGUERITE

En pénétrant dans le taxi qui devait la mener à la gare, Marguerite Lagarde avait le cœur serré d'une inexplicable angoisse. Elle sentait qu'il se passait quelque chose d'anormal.

La pensée que Michel Berteaux avait éprouvé le besoin de l'éloigner lui faisait craindre pour le jeune homme. Elle s'avouait que c'était beaucoup plus que de la banale sympathie, qui l'habitait...

Elle cessa de réfléchir pour regarder par la portière. Et alors, elle eut un soubresaut d'étonnement.

On n'avait pas pris du tout la route de la station. On n'allait pas à Wissant!... Où donc le chauffeur avait-il la tête?

Elle frappa à la vitre de séparation pour l'appeler. Aussitôt, comme si ce geste avait eu un déclenchement automatique pour conséquence, un rideau noir tomba sur la vitre, se déroula et fit l'obscurité.

De même pour les deux portières!... Que signifiait?

Dans l'obscurité subite et totale, Marguerite voulut s'emparer d'une poignée de portière. Il n'y en avait pas. Ni à droite, ni à gauche. Elle était enfermée...

Prisonnière!... On l'emmenait vers quelque destination inconnue.

A partir de ce moment, Marguerite au lieu de perdre la tête, se sentit envahie par une force, par une décision qui l'étonnèrent elle-même.

La voiture possédait un bon moteur, mais sa carrosserie était vieille, démodée. Il s'agissait d'un intérieur dit souple, mi-bois, mi-cuir...

Elle se souvint qu'elle avait un canif dans son sac à main. Prenant soin qu'on ne cherchât pas à voir ce qu'elle faisait, et d'ailleurs, profitant des rideaux qui la masquaient, elle commença à attaquer, à l'arrière l'endroit où le cuir rejoignait le bois.

Un souffle plus frais. Victoire. Une entaille venait d'être faite.

Marguerite l'agrandit progressivement, jusqu'à ce qu'elle eût, finalement découpé une ouverture qui lui permettrait de se glisser au dehors.

Pas de temps à perdre. Il fallait sauter.

Justement, l'auto avait quelque peu ralenti, car elle grimpait une côte. Vitel!... Avant qu'on reprit de la vitesse.

Elle inséra les jambes d'abord, puis suspendue par les bras, une fois dehors, elle se laissa tomber sur la route. Etourdie par le choc, elle se releva péniblement.

A cet instant, elle entendit le grincement des freins!... On avait senti la secousse, la voiture stoppait.

Alors, éperdue, elle enjamba une clôture et se jeta à corps perdu dans une prairie, courant de toutes ses forces.

Ce n'était pas un terrain cultivé. Le sol s'avérait

élastique. Il y avait des buissons, des petits fourrés qui l'accrochaient au passage. Elle courait, courait à perdre haleine.

Derrière elle, quelqu'un mâchait des jurons. Elle activa encore son allure. Elle savait que si elle était rejointe...

La mer ne devait pas être loin. Elle en humait la saveur saline. Elle s'arrêta un court instant pour apaiser les bords désordonnés de sa respiration, et elle reconnut la rumeur des vagues qui mouraient sur quelque plage.

— Ah!... Où est-elle? Faut que je la retrouve!...

L'imprécation éclata tout près. Le poursuivant était à dix mètres, à peine. Marguerite vit la silhouette noire qui cherchait et fit un effort surhumain pour étouffer le cri de terreur qui allait jaillir.

Elle s'accroupit derrière un buisson, espérant qu'il ne la verrait pas. Mais elle trembla de la tête aux pieds, en constatant que l'homme était muni d'une lampe électrique. Il avançait en inspectant méthodiquement le sol. Rester là était impossible.

Marguerite se redressa brusquement et se remit à courir. Le sol devenait en pente et cela permit à la jeune fille de ne point ralentir l'allure. Ses jambes commençaient à se dérober sous elle, en terrain plat. Mais cela fit également que l'ennemi la distingua, silhouette noire sur le fond de ciel moins obscur.

Il rattrapa progressivement son retard. Elle poussa un grand cri. Déjà, la main de l'homme allait la saisir!

Elle fit un bond désespéré pour lui échapper et soudain, elle sentit que le vide s'était fait sous ses pas.

Elle tombait... Un buisson la fouetta au passage et le coup fut si violent qu'elle faillit s'évanouir.

La pente était devenue abrupte. Elle avait perdu l'équilibre, et roulait sur elle-même.

Ses mains tentaient d'agripper quelque chose au passage, pour retenir la chute, mais en vain.

Juste au moment où elle abandonnait tout espoir, elle sentit qu'elle se trouvait sur une sorte de plateforme. Elle parvint à s'accrocher à un arbuste. L'une de ses jambes pendait dans le vide.

Fort heureusement pour elle, il faisait trop noir, sinon elle se serait aperçue qu'elle se trouvait suspendue, pour ainsi dire, au-dessus d'un abîme de plus de soixante mètres, à pic!

L'homme avait abandonné sa poursuite...

Et quand vint l'aube, Marguerite se rendit compte de sa situation. Juste sous elle, la mer et une mince bande de sable parallèle. Une sorte de petite baie déserte.

Là-bas, au loin, vers le Nord, ce devait être la direction des Fontanettes, et plus loin encore, la plage de Wissant. Au-dessus d'elle, la pente rapide qu'elle avait dévalée.

Elle avait perdu un soulier durant sa chute. Elle le retrouva si près de l'arête de la falaise qu'elle se sentit prise de vertige en le ramassant. Elle recula de plusieurs mètres et s'assit. Le soleil commençait à dorer les hauteurs derrière elle.

La plate-forme mesurait environ cinquante mètres de long et formait un demi-cercle presque régulier. Elle était entièrement recouverte de genêts, au milieu desquels, il y avait des nids d'oiseaux. Ce fait lui permit de supposer que l'endroit n'était guère fréquenté.

Elle comprit, en même temps, la signification de la clôture qu'elle avait escaladée et qui était là pour empêcher les imprudents de s'aventurer sur la falaise.

D'un seul coup, elle eut un accès de décourage-

ment. Une réaction l'avait envahie. Que faisait-elle là? Comment quitter cette solitude? La fièvre qui l'avait soutenue pendant sa fuite de l'auto n'était plus là pour lui donner des forces.

Elle resta un grand moment à regarder l'horizon, comme si elle en attendait du secours. Il n'y avait rien que la mer, jusqu'à l'infini. Pas la moindre barque.

La faim la tenaillait. Elle explora les nids dans l'espoir d'y trouver des œufs. Ils étaient vides.

Il fallait agir, bouger. Elle vit qu'une petite descente conduisait à une autre plate-forme. Se laisser glisser jusque-là était relativement facile, mais freiner suffisamment à temps pour ne pas dépasser le but représentait une autre affaire.

Grâce à son canif, elle put tailler deux branches épaisses d'ajoncs et imagina de les utiliser à la manière d'un skieur qui manœuvre ses bâtons pour ralentir sa descente.

Cela alla à peu près bien au début, mais subitement, elle atteignit un endroit où la surface était lisse, et elle partit des deux pieds, en avant, sans pouvoir se retenir.

Elle tomba sur le dos et continua à glisser rapidement. Pour comble de malheur, elle avait dévié. Ses bâtons ne lui servaient plus à rien. Elle les abandonna et recommanda son âme à Dieu.

La glissade s'accroissait dangereusement. Elle arriva avec violence dans un amas de pierraille et de terre friable qu'elle entraîna dans un véritable éboulement. Des morceaux de rocs l'accompagnaient, et ce fut miracle, à deux reprises, qu'elle n'eût pas été écrasée par leur avalanche.

Elle arriva au terme de la terrifiante glissade. D'un seul jet, elle partit dans les airs, comme lancée par une catapulte.

Elle eut la vision de quelque chose de vert, en

bas, elle fut suffoquée par la chute, et ce fut une sensation d'étouffement. Elle venait de tomber dans l'eau, elle avait disparu sous la surface.

Fort heureusement, Marguerite était une excellente nageuse. Il lui sembla qu'une éternité s'était écoulée quand elle revint à l'air libre et aspira longuement, cependant qu'elle s'activait à se soutenir.

La plage était à une centaine de mètres, pas davantage. Mais c'était cent mètres à franchir contre la marée descendante et ce fut une lutte exénuante. Elle réussit, finalement à se trainer sur le sable et se laissa tomber, à bout de forces.

CHAPITRE VII

SUITE DE L'AVENTURE DE MARGUERITE

Lorsque la jeune fille se leva, elle se demanda si elle était encore capable de marcher. Elle se sentait si courbattue, tellement endolorie que chaque mouvement lui coûtait.

Ses jambes, ses bras étaient couverts de profondes égratignures. Elle savait que le reste du corps devait avoir de nombreuses ecchymoses. Mais elle était vivante... Et libre!

Là-bas, le long de la falaise, elle vit couler un filet d'eau. Ah, comme elle avait soif ! Elle y parvint et but avidement dans le creux de ses mains.

Elle avait la gorge sèche au point de ne pouvoir articuler un mot. C'était chose précieuse qu'elle pût se désaltérer. La faim, on peut la combattre jusqu'à une certaine limite, mais non la soif.

La plage miniature sur laquelle elle avait échoué était reliée à une autre bande de sable, par une sorte de tunnel creusé dans la falaise par un courant marin.

L'eau n'était pas profonde. Elle enleva ses souliers et ses bas, releva sa jupe et passa de l'autre côté. Elle continua de marcher. Un instant plus tard, elle eut un sursaut de joie. Une carcasse de barque se trouvait à demi-enfoncée dans le sable, cela prouvait donc qu'il y avait, quelque part, une possibilité de remonter vers la terre ferme.

Elle regarda la position du soleil. Il devait être environ huit heures du matin. Les rayons généreux séchaient ses vêtements. On était à fin août.

Curieuse impression. Il lui semblait qu'elle avait fait naufrage dans quelque pays lointain, sur une plage déserte, et pourtant, elle n'était qu'à quelques kilomètres de la civilisation.

A l'extrémité de cette étendue, il y avait quelques roches, puis de nouveau la mer, car la côte se découpait en retrait. Mais là-bas, après quelques brasses, elle pourrait escalader la falaise.

Elle se décida, après avoir attaché ses souliers et ses bas autour de la taille. Quand elle parvint au sommet du premier contrefort, après avoir quitté l'eau, elle eut un sourire d'espoir. Le temps extrêmement clair lui permettait de deviner Wissant, dans la brume lointaine qui estompait le fond de décor.

Elle décida de se reposer complètement avant d'aller plus loin et s'allongea avec précaution, puis

se laissa chauffer par le soleil. Ce furent de violents tiraillements d'estomac qui la rappelèrent à l'action.

Elle se remit en marche. Un quart d'heure s'écoula. Elle s'arrêta, anxieuse. Un nouvel obstacle.

Un courant marin s'engouffrait sous une voûte crayeuse. Et elle hésitait à se jeter une nouvelle fois à l'eau. Elle se demandait si elle ne serait pas entraînée dans cette obscurité.

Elle resta là, cherchant une décision. En même temps, elle tentait de se rappeler où elle avait déjà vu cet endroit.

Tout à coup, une exclamation.

— Mais... on dirait que... que je me trouve près de la grotte, sous la falaise qui termine le parc des Fontanettes!...

Était-ce possible? Mais oui... Elle mit la main en abat-jour sur ses yeux et regarda là-haut. Parfaitement. Elle reconnaissait certaines particularités. Elle était sûre à présent qu'il devait y avoir le garde-fou provisoire de planches, au-dessus d'elle.

Elle découvrit encore autre chose, en ramenant son regard devant elle. Son cœur se mit à battre plus vite.

Là, au bord même de cette rivière salée, une empreinte de chaussure. Une empreinte d'homme. Une large semelle à bout carré et à talon de caoutchouc. Une autre encore...

Cette piste menait à l'entrée de la grotte. Quelqu'un avait peut-être abordé ici et s'était introduit récemment dans le souterrain. L'empreinte était récente.

Alors!... L'homme s'y trouvait sans doute encore!... Elle allait enfin rencontrer quelqu'un, lui expliquer sa situation... Une situation que l'état de la jeune fille révélait critique.

Elle attendit mais l'homme n'apparaissait pas.

Elle se rapprocha de la grotte, écarquilla les yeux, essayant de vaincre l'obscurité d'autant plus dense que le dehors était éclairé en plein par le soleil.

Elle réfléchit et se dit qu'en pénétrant sous la voûte, elle verrait sans doute mieux. Elle tituba jusqu'à la falaise, s'arrêta malgré elle avant de se lancer dans cette nouvelle aventure.

Non. Il valait mieux attendre au dehors.

Elle rebroussa chemin et prit un poste d'observation. Une grande demi-heure s'écoula. Toujours personne. Il lui vint à l'esprit que l'homme ne reviendrait pas.

Car songea-t-elle, il existait peut-être un passage pour quitter la plage. Il devait s'agir d'un pêcheur qui le connaissait. Elle n'aurait qu'à suivre les traces.

— C'est cela, résolut-elle. Je vais entrer... J'attendrai que mes yeux soient habitués à la transition. Et je cheminerai lentement, jusqu'à ce que je trouve la sortie.

Ce qu'elle ferait ensuite, elle ne le savait pas elle-même. Si elle atteignait un chemin convenable qui la menât jusqu'à une route, elle s'empresserait de courir jusqu'à Wissant pour y conter son incroyable odyssée à la gendarmerie.

Elle revint à la grotte et y jeta un regard anxieux. C'était bien sombre... Pourtant, il fallait se décider. Elle y pénétra, dans un sursaut d'énergie.

A peine fut-elle à l'intérieur qu'elle se sentit enlacée par un bras puissant, surgi derrière elle. Une main énorme s'aplatit sur sa bouche, étouffant le cri qui allait jaillir.

Elle se débattit, mettant ce qui lui restait de forces pour se défendre, mais c'était inutile. On la maintenait solidement, dans une prise d'acier.

D'un seul coup, elle s'abandonna. Elle n'en pou-

vait plus. Tout se mit à tournoyer dans son esprit et elle devint une chose molle.

Marguerite s'était évanouie...

L'inconnu la chargea dans ses bras comme si elle avait été une enfant et se mit en marche.

CHAPITRE VIII

M. BERRIER EST AUX ADOIS

Michel Berteaux était dans sa chambre où il était monté prendre un peu de repos, quand le sous-inspecteur qui veillait à la porte entra sans cérémonie et l'éveilla.

— Chef... Un gendarme est arrivé de Wissant... Il paraît qu'on a téléphoné de Paris ce matin que la jeune fille n'était pas arrivée...

— Hein? Quoi?

Berteaux bondit à bas du lit et se vêtit en hâte. Il avait demandé à M. Dutheil que quelqu'un vint chercher Marguerite au train pour la mener dans un hôtel dont il connaissait le patron.

— Pas arrivée? répéta-t-il.

— Non. Personne au train d'hier soir. Personne au premier train de ce matin. On a demandé de

confirmer si vous aviez modifié vos plans, et si elle n'a pas couché à Wissant.

Berteaux se précipita dans l'escalier.

M. Berrier était dans son « antre », la tête entre les mains et paraissait plongé dans des réflexions sans fin, lorsque la porte s'ouvrit avec violence et quelqu'un apparut.

Il ne reconnut pas cet intrus. Cet homme au regard flamboyant, au visage glabre, à la mâchoire dure. Pourtant, ce costume...

— A nous deux, monsieur Berrier!

Berrier ouvrit des yeux exorbités.

— Mons... monsieur Falèche!

Berteaux négligeait désormais son déguisement puisqu'il avait abattu ses cartes.

— Où est Mlle Lagarde? rugit Berteaux.

— Mlle Lagarde? Elle... elle est à Paris... Près de son tuteur!

— Cela suffit! Pas de comédie! Vous allez me dire ce qu'elle est devenue, sinon il vous en cuira!

Un coup de poing assené sur le bureau punctua la menace.

— Je vous assure, monsieur Falèche, que...

— Je ne m'appelle pas Falèche. Je suis l'inspecteur Berteaux! Ecoutez-moi bien. Je sais que mon collègue Paul Farieux, que vous aviez engagé ici, sous le nom de Dumont, comme chauffeur, a disparu mystérieusement. Taisez-vous. Je ne suis pas dupe de vos manigances. Il avait dû découvrir quelque chose et on l'a supprimé. J'en sais plus long que vous ne le croyez, monsieur Berrier, et si vous ne vous hâtez pas de révéler la vérité, la condamnation qui vous attend sera beaucoup plus grave.

Berteaux s'interrompit pour gronder :

— Et d'abord, il me faut savoir où est Mlle Lagarde, entendez-vous!

Berrier eut un rictus et hocha la tête.

— Je ne sais pas...

Berteaux fut pris d'un accès de fureur sauvage. Il allongea le bras, saisit l'homme au collet, le souleva et le jeta littéralement sur le bureau.

A demi étranglé, Berrier se débattit. Berteaux le lâcha.

— Je vous donne un quart d'heure pour réfléchir!

L'inspecteur disposa des sous-ordres de manière que toute fuite fût impossible. Berrier était prisonnier dans son cabinet de travail. Un policier veillait à la porte donnant sur le parc, un autre était posté dans le corridor menant à la villa.

Berteaux rencontra Luton. Ce dernier avait déjà enquêté au sujet du taxi qui avait emmené Marguerite. Il avait acquis la preuve que personne, parmi les chauffeurs habituels de Wissant n'avait été envoyé.

— Bien sûr, rugit Berteaux, c'était combiné. Un complice de Berrier l'a emmenée. Elle doit servir d'otage, probablement.

La morsure que Berteaux ressentait au cœur était vivifiée par la pensée qu'il avait commis une faute en se fiant à Berrier. Mais le moment n'était pas aux lamentations.

— Et Gassier? murmura Luton.

Berteaux serra les poings. Oui. C'était vrai. Pauvre Gassier!

— Ils l'ont eu aussi, probablement. Ah! tonnerre, je saurai ce qui se passe ici...

Ils sortirent ensemble. Berteaux regarda sa montre.

— Le quart d'heure est presque écoulé, murmurait-il. Je vais voir si...

Il s'interrompt. Un cri, un appel, un hurlement indicible avait éclaté.

— A moi!... A moi!... Au secours!...

Cela provenait du cabinet de travail de Berrier.

Berteaux et Luton s'élançèrent. La voix de Berrier...

Le policier qui était de garde devant la porte s'es-crimait en vain.

— C'est bouclé! dit-il, haletant.

— Vite, ordonna Berteaux, un levier! Une barre de fer!

On en trouva une dans le garage. Le policier la rapporta à toutes jambes. Il n'y avait plus aucun bruit dans la pièce. Berteaux inséra l'extrémité de son instrument à la hauteur de la serrure, opéra une pesée, une autre. Il y mettait toutes ses forces.

Un craquement. Le battant s'ouvrit. Il se jeta à l'intérieur. Et il resta immobile un instant, n'en croyant pas ses yeux.

Il avait pensé que Berrier s'était trouvé mal. Une attaque congestive, peut-être. Mais là..., ce qu'il voyait...

— Je l'avais entendu repousser son fauteuil... expliqua le policier de garde. Et puis il a appelé...

Berrier s'était levé, sans aucun doute, et maintenant il gisait sur le dos, les yeux vitreux. Une horrible blessure saignait à son flanc où se trouvait planté un couteau jusqu'au manche.

Berteaux écouta le cœur. Il savait que c'était inutile, il avait compris que l'homme dont le poignet était encore chaud, ne vivait plus. Son premier instinct fut de fouiller les vêtements.

Quelque chose d'épais bosselait une poche intérieure du gilet. Il trouva un paquet de billets de mille.

— Cent... compta Luton.

— Et dans le portefeuille, ajouta Berteaux, un chèque de dix mille dollars sur une banque de New-York, au nom de M. Régent.. Qui peut être ce M. Régent? Ah! poursuivit-il, j'ai compris...

Dans une poche du veston, un passeport au nom

de M. Régent, déjà visé par le consulat d'Amérique à Paris. Et également un billet de première classe Le Havre-New-York, toujours à ce nom de Régent.

— Il allait filer, conclut Berteaux, et tout était prêt. Mais il a trop attendu...

— Comment a-t-on pu le tuer? balbutia Luton.

— Tu as compris que ce n'était pas un suicide, hein! L'explication est claire. Il y a un passage secret. Je...

Il tendit l'oreille. Un bruit sourd et lointain, comme celui d'une porte que l'on referme. Cela provenait de la muraille derrière les livres.

Berteaux se jeta sur ceux-ci avec emportement, et les prenant à plusieurs à la fois, il en joncha le sol.

Le mur apparut. Il le heurta avec la barre de fer. Cela sonnait le plein. Il ne se découragea pas et refit la même besogne plus loin. Cette fois, il émit une exclamation de satisfaction.

— Comme dans ma chambre, grommela-t-il, ensuite, un panneau secret.

Il se retourna, donna des ordres pour qu'on vint enlever le cadavre. Luton sortit. Et Berteaux, avec patience, se mit en devoir de chercher l'endroit où devait se trouver le ressort dont il soupçonnait l'existence.

CHAPITRE IX

DANS LA GROTTE

Quand Marguerite Lagarde revint à elle et ouvrit les yeux, elle constata qu'elle se trouvait allongée sur le sol, en plein air. C'était à deux pas de la grotte, dans un abri naturel, entre des pans de roches.

Un homme à la chemise déchirée, au pantalon en loques était debout, devant elle. À peine eut-il constaté qu'elle le regardait, qu'il mit un doigt sur ses lèvres, indiquant clairement le silence à observer.

Il avait les cheveux en broussailles. Des filets de sang coagulé zigzaguaient sur sa face et une grosse touffe brune était collée sur son front révélant que c'était là qu'il avait reçu un coup de matraque.

Il n'avait pas l'air hostile. Au contraire, ses traits reflétaient de l'intérêt et de la commisération.

Il s'agenouilla, mit ses mains en entonnoir près d'une oreille de Marguerite et murmura très bas :

— Ne faites pas de bruit. N'ayez pas peur de moi. J'ai été brutal mais c'était nécessaire, car vous auriez crié. J'ai dû vous produire une drôle d'impression, hein ?

Il souriait et il avait l'air de plus en plus sympathique.

— Qui êtes-vous ? souffla-t-elle

— Je m'appelle Gassier. Je suis inspecteur de police. Vous êtes Mlle Lagarde, je crois?

Elle fit un signe affirmatif et demanda encore :

— Que faites-vous ici? Comment êtes-vous venu?

— Je serais enchanté de pouvoir vous le dire!

Il se tut, releva la tête, écouta avec attention. Puis il s'aplatit contre la muraille, allongea prudemment le cou et regarda quelque chose au delà de la cachette.

Il resta ainsi cinq bonnes minutes. Marguerite s'était relevée. Ses genoux tremblaient, elle se sentait rompue et, une fois de plus, elle eût beaucoup donné pour boire un peu d'eau fraîche.

L'homme, apparemment satisfait de ce qu'il avait vu, revint vers elle.

— J'avais été chargé de m'introduire dans la chambre de mon camarade Berteaux, expliqua-t-il. Je me trouvais là depuis quelques instants, quand je m'entendis appeler par la fenêtre. C'est difficile, vous savez, de reconnaître une voix quand ce n'est qu'un chuchotement. J'ai cru que c'était un collègue qui me demandait de le rejoindre.

« Je sautai sur le sol, et... bon Dieu!

Gassier fit une grimace significative et se toucha le front.

— Je reçus un coup formidable... C'est tout ce que je me rappelle. Quand je me réveillai, j'étais tout bonnement en train de me noyer... J'avais été déposé dans la grotte toute la matinée, sans aucun doute...

— Pourquoi, « sans aucun doute »?

— Parce que la plage est entièrement recouverte à marée haute, et le seul endroit où l'on puisse se tenir est la grotte... Qu'est-ce qu'il y a comme monde là-dedans en ce moment...

Elle le dévisagea, abasourdie.

— Du monde? Il y a des gens dans la...

— Chut! Pas si fort!

Elle avait élevé la voix sans s'en rendre compte.

Il écouta derechef. Puis il murmura :

— Je me demande comment ils font pour descendre là-dedans..

Marguerite ne comprenait rien. Mais elle renonça à poser des questions. Gassier, d'ailleurs, fournissait des renseignements de plus en plus stupéfiants. Elle en tombait des nues.

— J'ai eu du mal à me dissimuler. Je n'ai fait qu'entrer et sortir durant tout une heure, au moins. Il y a une sentinelle. Ah! vous parlez d'une organisation. C'est le quartier général d'une bande de malfaiteurs.

— Co.., comment? M. Berrier est un bandit?

— Sans doute, Mademoiselle. Mais je ne pense pas qu'il soit le chef. J'ai entendu, tout à l'heure, un bonhomme qui donnait des ordres d'un ton impératif, je ne vous dis que ça. Et il parlait justement de Berrier.

« Ils ont un canot automobile qui est de force à tenir la mer. Je suppose que la contrebande doit être une de leurs ressources principales.

Il se tut et se plaqua contre la falaise. On entendait des éclats de voix dans la grotte. Mais les paroles étaient confuses. On ne pouvait les distinguer.

Gassier attendit que les bandits se fussent éloignés et il poussa un soupir de soulagement.

— Qu'allons-nous faire? demanda la jeune fille.

— Nous resterons ici jusqu'à ce que la marée commence à monter.

— Et après?

— Après? Nous serons bien forcés de nous réfugier dans la grotte, sinon, nous serons promptement changés en nourriture pour poissons...

— Il n'y a pas de chemin possible pour remonter là-haut?

— Mais si. La preuve c'est que ces gredins vont et viennent comme ils veulent. Seulement, c'est à nous de le trouver. Il doit même y en avoir plusieurs, des chemins!

Marguerite sourit avec espoir. Elle avait toujours très faim. Gassier trouva une tablette de chocolat dans sa poche et la lui tendit. Le brave garçon ne pensait pas à ses propres crampes d'estomac.

Le temps s'écoula lentement. La mer, enfin, commença à lécher le sable de la plage. Le flux commençait.

Marguerite s'était assise et se reposait. Gassier la laissait fréquemment seule, car il allait faire des petites reconnaissances à l'entrée de la grotte.

Elle avait exprimé le désir de l'accompagner.

— Non, dit-il, vous risqueriez de trébucher et de tomber à l'eau.

— Alors, comment ferai-je tout à l'heure?

— Dès que la marée s'avancera dans la grotte, elle l'éclairera grâce au reflet de l'eau. Vous pourrez vous diriger plus facilement.

— Ils sont tous partis?

— Il ne reste que deux types qui s'occupent à rafistoler une barque. Elle est échouée pour le moment, mais elle ne tardera pas à flotter quand le courant sera là.

Il disparut une fois de plus, et quand il revint les premières vagues arrivaient avec rapidité.

— Attention, prévint-il, placez-vous contre le mur, et tenez bon la manche de mon veston.

Elle obéit docilement. L'un derrière l'autre, ils contournèrent la muraille vers la gauche. Gassier avait prévenu sa compagne qu'à partir du moment où ils pénétreraient dans le souterrain, il fallait absolument éviter de parler, à moins de le faire à l'intérieur des deux mains jointes et appliquées à l'oreille de l'interlocuteur.

— L'acoustique est formidable là-dedans. Le moindre bruit est amplifié comme par un haut-parleur.

Ils marchèrent durant un certain laps de temps, toujours en longeant la muraille à gauche et Marguerite imagina qu'ils suivaient un étroit passage. Ce ne fut que plus tard qu'elle se rendit compte des dimensions étonnantes de la grotte.

A un moment donné l'homme ralentit, se retourna et lui toucha la main droite. Elle comprit que cela signifiait qu'on allait tourner de ce côté.

Un peu plus tard, il lui pressa de nouveau la main et l'attira vers le haut. Cela signifiait qu'on allait monter.

Effectivement, le chemin suivait une pente douce ascendante. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, Marguerite commençait à distinguer vaguement la silhouette de Gassier devant elle.

Une fois de plus il ralentit. La main de l'homme la prit à l'épaule et la guida vers un renforcement. Il tapota doucement cette même épaule pour expliquer qu'elle pouvait s'asseoir.

Ils attendirent une grande heure avant qu'apparût une nappe liquide à l'entrée de la grotte. Et, d'un seul coup, comme par magie, tout s'illumina d'une lueur verte spectrale.

Marguerite ne put s'empêcher d'admirer. Elle ne pouvait se rendre compte de la hauteur de la voûte car elle se trouvait dans une sorte de niche creusée à flanc de roche.

Mais en face, à environ cinquante mètres, la paroi était d'un seul jet depuis le faite jusqu'au sable. Elle aperçut la barque dont Gassier avait fait mention, et aussi, un peu plus loin, le grand canot automobile, fin coursier des mers peint en gris.

Il reposait sur le côté en attendant que l'arrivée

de l'eau lui permit de se remettre d'aplomb. Il y avait quelqu'un à bord, à la proue.

La marée progressait et la lumière verte devenait de plus en plus distincte. Marguerite constata que Gassier avait dit juste et qu'il était très facile, à présent, de voir devant soi.

Elle n'avait plus besoin de s'accrocher à lui. De plus, le chemin était devenu plus large. On pouvait s'y tenir à deux de front. Il était incontestable qu'il avait été perfectionné par les hommes.

Tous les dix mètres environ, on trouvait une pierre à peu près carrée posée là en guise de marche.

Ils montaient toujours. On ne pouvait les voir du canot car, fort heureusement pour eux, un pan de roc faisait écran.

Cent mètres plus loin, ils durent s'arrêter. Le chemin s'enfonçait directement sous terre, et l'obscurité était de nouveau complète. Mais il était évident que Gassier avait déjà exploré l'endroit, car il guida sa compagne par le bras, tout en s'appuyant sur la paroi de droite.

C'était très fatigant, le sol couvert d'aspérités, ici, la faisait trébucher tous les dix pas. Elle eut un long soupir de soulagement quand apparut une lueur grise.

— Nous sommes au fond de la grotte, dit-il dans un souffle. Un peu de repos. Nous pouvons enfin nous chausser.

Ils avaient fait toute cette route les pieds nus, pour éviter le bruit.

Gassier fut le premier prêt. Les souliers de Marguerite étaient de pauvres choses détrempées, mais elle fut tout de même contente de pouvoir se protéger contre le sol hostile.

— Restez-là, recommanda Gassier. Je reviens tout de suite.

Il s'éloigna rapidement. Marguerite attendit. En bas, un brouhaha se produisait. Des hommes avaient surgi et elle devina qu'on s'affairait autour du canot automobile. Elle ne pouvait rien voir, car il y avait cette masse rocheuse qu'elle avait traversée avec Gassier, grâce au tunnel, mais l'écho des rumeurs lui parvenait assez bien.

Subitement son cœur s'arrêta de battre. Une lumière brillante avait jailli tout près d'elle!

Quelqu'un était là avec une lampe électrique. Elle voulut se lever, courir, mais ses forces la trahirent. L'homme la rattrapa.

— Chut! Chut! C'est moi. C'est Gassier! entendit-elle.

Il expliqua avec animation qu'il avait découvert des provisions, une lampe et un revolver, dans une petite pièce creusée à même la falaise.

— Ce doit être un endroit où ils accumulent des réserves! Tenez, buvez, mais prudemment, ou cela vous tournerait la tête...

Du champagne! Jamais le goût de ce vin généreux ne lui avait paru si exquis. Il lui tendit ensuite des gâteaux secs, puis une boîte de lait concentré, une autre boîte contenant des fruits en conserve, une autre boîte encore pleine de tranches de jambon.

— C'est un peu hétéroclite, comme repas, admit-il en riant silencieusement, mais ça vous fera du bien tout de même. On ne s'apercevra même pas de mon larcin. Il y a des piles jusqu'en haut.

Il avait brisé le goulot de la bouteille et éventré les boîtes, mais peu importait. Tous deux se restaurèrent et abandonnèrent les débris sur place. Ra-gaillardis, ils reprirent leur marche.

Le chemin montait en colimaçon et parfois, tournait à angle droit pour redescendre légèrement et

reprendre ensuite en quelque demi-cercle régulier vers le haut.

Gassier balayait le sol de sa lumière. Il s'arrêta subitement pour ramasser quelque chose.

— Tiens! Une pièce de cent sous! Ou'est-ce que ça fait là?

Marguerite eut une intuition immédiate.

— Oh! mais... Ce doit être la pièce que Michel... que M. Berteaux, veux-je dire, a laissé tomber!

— Il n'est pourtant pas venu ici! Et comment pouvez-vous...

Elle narra l'incident du puits. Gassier, éberlué, tourna vers le haut le faisceau de lumière. Il n'y avait pas le moindre indice d'un puits. Cependant il distingua, au bout d'un moment, une large ouverture circulaire clôturée de planches.

— J'ai compris, dit-il. Regardez, ici, maintenant!

Le long de la paroi, à moins de cinquante centimètres plus loin, devant eux, il y avait des crampons de fer scellés jusqu'à la sortie!

— Voilà par où nous allons passer! Nous sommes sauvés...

Sa joie se changea en déception. Une fois à pied d'œuvre, il constata que le premier échelon était à un mètre au moins, au delà de portée. Il eut beau se hausser sur la pointe des pieds, c'était inutile.

Marguerite le vit se retourner, mesurer une distance, du regard, sur le sol puis lever les yeux, à nouveau, vers le dernier échelon.

— Heureusement que j'ai bu du champagne, marmonna-t-il.

Il s'éloigna de quelques pas en arrière, prit une aspiration, courut d'un élan subit, et sauta de toutes ses forces, les bras levés.

Il atteignit l'échelon, mais ses mains glissèrent et il retomba.

— Au temps, annonça-t-il, et il se frotta les pau-

mes sur le sol sableux jusqu'à ce qu'elles fussent recouvertes à sa suffisance, de ce qu'il désirait. Il reprit un nouvel élan, et atteignit encore l'échelon.

Cette fois, il resta suspendu. Un effort gigantesque, surnumain, et il se hissa. Encore un effort, et il se trouva debout sur l'échelle de fer. Il se retourna triomphalement.

— Je vais vous aider à grimper.

— Non... Je n'aurai jamais la force... Même si j'atteignais les échelons, je tomberais. Montez seul. Je vous attends ici.

— Je vais vous laisser la lampe.

— Non. Gardez-là. Vous pouvez en avoir besoin. Montez... Et bonne chance! Je n'aurai pas peur, toute seule.

Il commença, lentement, son ascension.

CHAPITRE X

LA POURSUITE INFERNALE

La jeune fille resta immobile, regardant cette ombre qui montait lentement dans l'obscurité. Elle était intrépide, elle l'avait prouvé. Elle n'ignorait pas qu'il représentait un espoir de liberté, de retour à la sécurité.

— Mon Dieu, songea-t-elle, pourvu qu'il arrive à bon port...

Tout à coup, elle sentit comme une pluie de graviers et bondit en arrière. Elle se souvint que Gassier lui avait recommandé de se tenir à bonne distance de l'endroit.

Le conseil était justifié. Car maintenant les petits éboulis continuaient, au fur et à mesure de la progression de l'homme vers le haut. De temps à autre, cela s'arrêtait.

Elle comprenait alors que Gassier faisait lui-même une pause pour souffler. Mais elle restait, par précaution, adossée à la paroi opposée, espérant toujours le moment où il lui crierait qu'il était arrivé.

A un moment, elle eut une émotion. Il avait lancé une interjection dont elle ne comprit pas le sens. Presque aussitôt, un morceau de roche aussi gros qu'une tête humaine s'écrasa devant elle et s'éparpilla en débris dans toutes les directions.

C'était un avertissement qu'avait lancé l'inspecteur.

Peut-être d'autres pierres de même taille suivraient. Marguerite se rendit compte qu'elle ne pouvait plus rester là.

Elle s'éloigna de quelques pas encore. Le silence... Combien de temps resta-t-elle ainsi, dans le noir, essayant d'écouter? Elle ne savait pas.

Malgré elle, Marguerite devenait nerveuse.

— Si j'allumais ma lampe? se demanda-t-elle.

Oui. Elle projeta un faisceau lumineux. Ce fut une espèce de réconfort. Mais à peine avait-elle agi qu'elle éteignit précipitamment. Son cœur se mit à battre à grands coups.

Des bruits de pas. Tout près! Quelqu'un venait... Elle n'aurait pu dire si c'était à droite ou à gauche. Mais on marchait, on...

Elle s'aplatit instinctivement contre la paroi, re-

tenant son souffle. Une petite lumière apparut au tournant. Ah! c'était à gauche... Un homme...

Vite! Il fallait agir.

Elle se déchaussa et se mit à courir dans la direction opposée. Elle trébuchait, glissait sur le sol inégal, mais continuait de fuir. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle sentit qu'elle étouffait.

Elle reprit haleine, lentement, profondément. Il n'y avait plus de lueur, plus de bruits... Elle était en sécurité, provisoirement.

Il ne restait plus qu'à revenir jusqu'au puits. Mais impossible de songer à s'éclairer. Se débrouiller dans l'obscurité et bien heureuse, encore, d'avoir échappé au danger.

Elle tâtonna le long du mur et se mit à marcher. Mais elle n'avait pas la moindre notion de la distance qu'elle avait couverte dans sa fuite. Il lui semblait qu'elle était allée très loin, alors qu'elle n'avait couvert, à peine, qu'une centaine de mètres.

De sorte qu'elle dépassa le puits sans s'en apercevoir et qu'elle continua durant de longues minutes.

De l'homme qui avait marché, plus de traces ni de signes. Où était-il passé? Elle n'avait pas remarqué de couloirs perpendiculaires. Elle comprit qu'il devait y avoir des passages secrets. Elle comprit, en même temps, qu'elle s'était perdue et qu'il lui faudrait revenir en arrière.

Oh! retrouver le puits!

Subitement, elle se baissa, s'accroupit dans un recoin. Là, non loin d'elle, une nouvelle lumière avait apparu.

Elle jugea que ce devait être une chambre creusée dans le roc. Ce qu'elle voyait était la projection d'une lampe à travers une ouverture qui offrait la forme d'une sorte de porte arrondie dans le haut.

Des voix, à présent.

L'une d'elles articula :

— Non... On n'a pas retrouvé le corps de la péronnelle... Tant pis, elle a choisi son destin... Tu dis? Non, je ne voulais pas la tuer, moi! Au contraire! Un otage précieux... Ou plutôt je m'en serais servi d'appât.

— D'appât pour qui?

— Pour attirer ce maudit policier! D'après Berrier, il a un de ces bégueins pour elle! Mais tant pis... Je l'aurai quand même ce mouchard de malheur!

— Tu crois qu'elle est tombée dans la mer?

— Oui, Je l'ai vue... J'ai entendu son cri... Bah! c'est fini, n'en parlons plus.

Un petit silence suivit. Marguerite avait tout entendu. Intérieurement, elle priait avec une ferveur désespérée.

Pourvu qu'elle ne fût pas découverte. Elle savait qu'il s'était agi d'elle, dans le dialogue. Elle avait appris qu'on cherchait à capturer Michel.

En cette minute, elle ne songeait pas à son sort, elle n'avait, dans l'esprit, que celui de l'inspecteur.

L'un des bandits avait révélé son plan.

— Mon Dieu! Faites qu'on ne me trouve pas!

Elle s'éloigna, sur la pointe des pieds, pas à pas jusqu'à une anfractuosité dans laquelle elle se dissimula.

L'homme qui avait parlé sortit dans le couloir. Il s'adressa de nouveau à quelqu'un qui était dans la chambre :

— Oui... Je laisse la porte ouverte. A tout à l'heure!

L'oreille tendue, Marguerite l'entendit s'éloigner. Les pas devinrent de plus en plus indistincts.

De l'endroit où elle se trouvait, la jeune fille voyait la porte. Elle distinguait, même, le battant qui s'ouvrait au dehors. Une ombre surgit dans la zone de lumière, elle grandit, puis diminua et disparut dans le couloir.

Marguerite se rendit compte que l'interlocuteur du premier gredin venait de s'en aller à son tour. Elle attendit par prudence et compta jusqu'à cent vingt, lentement. Deux minutes...

Alors, elle quitta son abri et s'avança doucement. Elle parvint jusqu'à la porte. Elle put constater que c'était fait de chêne épais, mais extrêmement bien camouflé avec des morceaux de roche, de telle sorte qu'une fois la chambre fermée, il était impossible de deviner qu'il existait, là, un endroit creux.

C'était uniquement la curiosité qui avait poussé la jeune fille. Malgré le terrible danger auquel elle risquait de s'exposer, elle n'avait pu s'empêcher de céder à son désir de voir ce qu'il y avait dans cette pièce.

— Ce doit être là qu'habite le chef de la bande, songeait-elle.

La lumière brillait toujours à l'intérieur. Elle vit que c'était une lampe à acétylène. Les dimensions de la chambre étaient vastes.

Comme mobilier pas grand'chose de sensationnel. En tout cas, rien de ce que la jeune fille aurait imaginé.

Dans son esprit, elle s'attendait à voir de somptueuses draperies, des tapis d'Orient, etc., quelque chose comme la caverne des Quarante Voleurs d'Ali-Baba.

Au lieu de cela, une table ordinaire, sur laquelle se trouvait la lampe, une natte tressée sur le sol, deux chaises de paille et un lit de camp.

Près de ce lit, deux valises, et un peu plus loin deux autres valises encore. Elles paraissaient gonflées. Marguerite se demanda ce que cela signifiait.

En travers du lit, un manteau de fourrure. Un manteau de femme.

Soudain, la jeune fille retint un sursaut. Une forme féminine était assise dans un fauteuil qu'elle

n'avait pas vu jusqu'alors, car il était dans une zone d'ombre.

Marguerite chercha à distinguer mieux, et fit un faux mouvement. Catastrophe ! Elle avait tenté de changer son angle de vision, à travers la fente que représentait l'espace compris entre le battant de porte et la paroi.

Et voici qu'elle trébucha, tomba sur la porte qui se referma, claqua violemment et rebondit à demi-ouverte.

Une voix rauque, alarmée, cria :

— Qui est là ?

Marguerite était paralysée de terreur. Son cœur s'était presque arrêté de battre. Durant dix secondes, elle ne sut ce qu'elle faisait, ni ce qui allait se passer.

Puis, comme la femme s'était levée et qu'on entendait son pas rapide traverser la pièce, Marguerite retrouva ses forces. Elle pivota sur elle-même et se mit à courir.

Là-bas, derrière, des éclats de voix. On l'avait vue ! Un homme se lança à sa poursuite. Il avait été alerté par la femme.

Courir ! Courir ! Sa vie répondait de sa rapidité... Une détonation sèche éclata et fut répercutée par les échos. On tirait sur elle. Fort heureusement, on ne pouvait la voir et la balle avait été expédiée au jugé.

Il est probable que si l'on avait su qu'il s'agissait de Marguerite Lagarde, on aurait tout fait pour la capturer vivante, d'après les plans exposés par celui qui semblait bien être le cerveau dirigeant de l'association.

Le couloir devenait plus clair graduellement. La jeune fille s'aperçut avec effroi qu'elle s'en allait vers la grotte centrale, autrement dit, elle courait

droit au centre de l'installation souterraine des bandits!

On ne tirait plus. Une voix beugla :

— C'est elle! C'est la secrétaire!

On la distinguait à présent. Tout était nettement visible sous la voûte immense. Là-bas, à bord du canot automobile, des hommes dressés la désignaient.

Mais jusqu'à présent personne n'apparaissait pour lui barrer la route. Et elle courait toujours, sans ressentir de fatigue.

Elle vit soudain un long escalier, elle le reconnut vaguement. C'était celui qu'elle avait emprunté en compagnie du policier, lorsqu'ils s'étaient acheminés vers le puits.

Quelqu'un montait en courant. Elle le vit, il la vit aussi et poussa une clameur de triomphe.

Les yeux agrandis, Marguerite se jeta vers les marches et les escalada avec la légèreté d'un chamois. L'homme poussa un juron et s'élança à son tour.

Plus haut. Plus haut. Elle montait sans arrêt.

Ne pas regarder derrière soi. Perte de temps. Il fallait conserver toutes ses parcelles de forces pour grimper encore et sans cesse. Par moments, elle sentait ployer ses jambes, mais elle se redressait et repartait avec une volonté incroyable.

Où menait cette échelle de Jacob? Finirait-elle par arriver à quelque endroit où renaîtrait l'espoir?

La tête commençait à lui tourner. Le vertige. Elle haletait bruyamment. Elle sanglotait tout haut. Elle avait du feu dans la poitrine. Combien de temps les forces lui resteraient-elles?

Elle s'aperçut qu'elle avait gagné un peu de terrain sur son poursuivant. L'homme avait le souffle plus court que Marguerite, résultat de trop nombreuses libations d'alcool dans sa vie.

Un étrange et vague sentiment l'envahissait. Il lui semblait que sa vigueur était inépuisable et qu'elle pourrait fuir ainsi durant des heures, voire des jours.

Ah! la fin de l'escalier!

Elle se trouva dans une salle dont on avait renforcé le plafond à l'aide de nombreux piliers de béton. Il y en avait des douzaines.

Un souvenir confus lui traversa l'esprit.

Jadis, elle était allée en Espagne. Quinze jours. Elle avait visité la cathédrale de Cordoue. Il y en avait des piliers, là-bas! Comme ceux-ci, ou presque.

Où était-elle? Marguerite venait de traverser la salle et de se heurter à une muraille, droit devant elle.

Un tournoiement. Mon Dieu. Où aller? Elle avait perdu le sens de l'orientation, totalement.

D'instinct, elle se mit à courir le long de ce mur. Elle trouva un étroit passage, s'y engouffra. Quelques marches à présent. Allait-elle recommencer l'ascension infernale?

Non. Il n'y en avait que cinq.

Juste en face, une porte d'acier grande ouverte. Une porte avec une poignée de fer. Elle passa, tira à elle. La porte se referma avec un fracas assourdissant.

Elle s'aperçut alors qu'elle se trouvait dans une sorte de réduit à peu près carré, d'un mètre de côté, à peine. Pas de fenêtres, pas d'ouvertures, rien.

Quelqu'un manipulait furieusement la poignée de la porte. Elle s'y accrocha de tout ce qui lui restait de forces. Elle put voir, en face, de l'autre côté, la paroi qui était de maçonnerie, et puis, d'un seul coup, survint une réaction brutale, invincible...

Marguerite abandonna tout et glissa sur le sol, sans connaissance.

CHAPITRE XI

ISSUES SECRÈTES

L'ambulance demandée par téléphone avait emporté le corps de Berrier. Michel Berteaux s'assit dans un fauteuil et se passa la main sur le front.

Il avait les yeux creux, les traits tirés. Quelle affreuse nouvelle. La disparition de Marguerite Lagarde... Oh! ce n'était pas le sort de Berrier qui l'avait bouleversé.

Il se redressa. Des gens arrivaient. C'étaient des ouvriers qu'il avait fait demander à la ville. Il en avait besoin. L'espoir qu'il avait eu de découvrir le passage secret là où un panneau sonnait le creux ne s'était pas réalisé.

Alors il avait recommencé ses recherches et après plus de deux heures de patience, de persévérance, avait fini par conclure à autre chose. A autre chose qu'il allait vérifier.

Les ouvriers entrèrent.

Ils virent Berteaux debout près d'un divan.

— Déplacez-moi ça, les amis...

Ce fut fait en un clin d'œil. Sous le meuble, on voyait une large dalle d'un seul bloc,

— Ceci, dit le policier, représente à mon avis le « couvercle » d'un passage. Ça doit basculer sous la pression. Mais ça ne bouge pas parce qu'il doit y avoir une barre de fer ou quelque chose comme ça qui le bloque en dessous.

Le contremaître le regarda.

— Oui, M'sieu. Et alors?

— Alors, dit brièvement Berteaux, démolissez!

L'homme se gratta la tête.

— Ben, ça va pas être facile!

Cependant, peu de minutes plus tard, il changea d'avis. Il s'était agenouillé et avait constaté que la dalle n'était en réalité que du plâtre maquillé.

En une petite demi-heure, l'affaire fut faite. Et Berteaux poussa un cri de satisfaction.

Il ne s'était pas trompé. Un escalier de pierre venait d'apparaître, s'enfonçant dans l'obscurité. Il prit sa lampe électrique et descendit. Il compta trente-sept marches qui aboutirent à une petite pièce basse.

Il promena le faisceau de lumière de tous côtés. C'était absolument nu. Les murs révélaient une épaisseur impressionnante. Il comprit qu'il devait se trouver quelque part dans les souterrains qui sillonnaient l'intérieur du sol d'un château plus grand que celui qu'on connaissait au fond du parc.

— La villa avait été bâtie là-dessus.

Un passage très étroit, dans lequel un homme affligé d'embonpoint n'aurait pu s'engager, s'offrait à lui. Ce passage le conduisit en offrant une pente ascendante jusqu'à un endroit précis.

En frappant la muraille de temps à autre pour se rendre compte, Berteaux s'aperçut qu'à un moment donné, il entendait du creux. Et brusquement il réalisa le fait.

— Ici, je me trouve derrière la bibliothèque de Berrier!

Voilà ce qui expliquait bien des choses. En se tenant derrière cette paroi, on entendait parfaitement ce qui se passait et ce qui se disait dans le cabinet de travail.

— Ainsi donc, il y avait quelqu'un aux aguets au moment où Berleaux avait fait savoir à Berrier qu'il lui laissait un quart d'heure pour réfléchir et faire ses révélations.

— On a décidé de lui clore la bouche à tout jamais...

Certes. C'était l'évidence même. Quelqu'un avait compris que Berrier ne tarderait pas à trahir et il y avait mis bon ordre.

Le détective revint sur ses pas et retrouva la petite pièce où aboutissaient les marches provenant du cabinet de la victime. Il n'était pas satisfait encore.

Effectivement, il ne voyait pas comment l'assassin avait pénétré chez Berrier. En admettant qu'il eût eu le temps, en courant, d'accomplir le chemin, il lui aurait été matériellement impossible d'entrer puisque le divan bloquait la dalle!

— Alors, marmonna l'inspecteur, c'est qu'il y a une autre manière d'accéder ici.

Il était revenu dans le cabinet de travail et se laissa tomber sur le divan. Son regard parcourut la pièce dans tous les sens. Il secoua la tête, il était fatigué.

Des heures s'écoulèrent. La police locale était venue. On lui avait appris qu'on ne trouvait aucune trace de la jeune fille. Il écouta, l'air froid en apparence. Mais quelle misère en son cœur.

On lui expliqua, toutefois, que la marée baissait au moment où elle avait quitté les Fontanettes.

— Il est possible que... qu'elle se trouve sur une petite plage ! hasarda le brigadier. Elle ne sera pas tombée à l'eau!

Espoir fragile. Berleaux n'osait l'approfondir. Et

puis, si la chute avait eu lieu sur le sable, n'était-ce pas pire encore? La malheureuse s'était peut-être tuée?

Une sorte de nausée l'envahissait à cette pensée de désespoir. Il refusa de déjeuner à midi. Il avait l'estomac serré.

— Non, dit-il, qu'on me donne du café noir. Très fort...

C'était tout ce qu'il pouvait avaler.

Il retourna tout de suite au cabinet de travail de Berrier. Il s'obstinait à rechercher le maudit secret. Soudain, un appel retentit.

— Berteaux! Berteaux!

Il se dressa, courut à la porte. Il faillit renverser Luton qui arrivait en galopant. Son camarade était fort animé.

— Qu'est-ce qu'il y a?

Luton était hors d'haleine. Il parvint à bégayer :

— Il y a... Il y a...

Un gros effort et il acheva :

— Il est retrouvé!

— Qui? Mais qui donc?

— Gassier!

— Ah! par exemple! Où est-il?

Luton n'eut pas à répondre. Un être humain, flagéolant sur ses jambes apparut sur le seuil, soutenu par deux compagnons.

Il était sale, échevelé, il avait les vêtements en loques, il paraissait à bout de forces.

Berteaux le considéra avec une stupéfaction immense. Les yeux de Gassier s'accrochèrent aux siens.

— Gassier! D'ou viens-tu?

— De l'enfer! Des entrailles de la terre...

— Quoi?

Il se demanda si l'homme ne délirait pas.

Gassier s'efforçait de parler, mais les sons refu-

saient de sortir de sa bouche. Finalement, il pointa du doigt vers le fond du puits.

— Je sors... Je sors du puits!

Le puits! Berteaux eut un mouvement. Ah! oui, le puits! Il avait toujours pensé que...

Mais Gassier ajouta quelque chose encore :

— Mlle Lagarde!

— Eh bien?

— Elle est là-bas... Au fond!

Berteaux eut un éblouissement. Il bégaya :

— Vivante?

— Oui. Vivante. Il faut que...

L'effort était trop grand. Gassier n'en pouvait plus.

Terrassé, il s'effondra. On s'empressa autour de lui.

— Un cordial! Apportez quelque chose pour le ranimer!

Berteaux donnait ses ordres à pleins poumons. Quelqu'un apparut avec une bouteille dont on introduisit le goulot entre les dents serrées. Berteaux gronda :

— Doucement! N'allez pas empirer son état!

Finalement, au bout de cinq minutes qui parurent des heures interminables, l'homme revint à lui. Il conta son histoire à mots hachés, en phrases entrecoupées.

Berteaux se rua vers le garage. Il savait qu'on avait déposé là un vieux treuil. Celui qui, sans doute, jadis, avait été utilisé pour le puits. On le transporta jusqu'à la mangelle.

On l'essaya. Luton secoua la tête.

— Inutile. Ça ne supportera pas le poids d'un corps. C'est à moitié pourri! Et puis, il n'y a pas assez de corde.

— N'importe, rugit Berteaux, je vais essayer!

Luton s'interposa avec décision.

— Pas de folies, Berteaux, Tu vas te tuer!

— Il faut pourtant que...

— Attends! On trouvera un moyen.

L'un des policiers s'exclama :

— Oui, en effet. J'ai vu quelque chose dans la cuisine...

Il partit en courant et revint chargé de deux objets. C'étaient des ceintures d'ouvriers ayant servi à des ravaleurs de façades.

Fiévreusement Berteaux les examina.

Etat excellent. Et, chance, elles étaient tout équipées, avec courroies et crochets.

Gassier était là. Il s'avança péniblement.

— Je descends avec vous, commença-t-il.

— Jamais de la vie! Tu ne tiens pas sur tes jambes! C'est Luton qui va m'accompagner.

Il vérifia encore une fois la solidité des ceintures. Un torrent d'espoir l'avait envahi. Il marmonnait des paroles confuses, entre ses dents. Il brûlait d'impatience.

— Du sang-froid, mon vieux, chuchota Luton, à côté de lui.

Un effort immense. Berteaux sourit. C'était vrai. Il fallait conserver toute sa présence d'esprit. L'inspecteur prit une longue bouffée d'air et la rejeta lentement. Là, il était plus calme, maintenant, il se sentait très bien.

Plus une seconde à perdre. A l'œuvre.

CHAPITRE XII

AU FOND DU Puits

Berteaux ôta veston et gilet en un tourmain. Il suspendit à son cou sa lampe électrique attachée par une cordelette.

Gassier fit des recommandations.

— Faites attention. Il y a des endroits dangereux.

Il précisa, le bras allongé vers le trou.

— C'est à mi-chemin. La paroi s'est éboulée sur un mètre cinquante environ.

Il souffla bruyamment à ce souvenir.

— Le barreau est tombé avec la pierre, reprit-il. Juste au moment où je mettais le pied dessus. J'ai eu une de ces émotions! J'ai failli dégringoler jusqu'en bas. Je n'ai eu que le temps de me raccrocher. Vous parlez d'une secousse!

Il ajouta en hâte :

— Et puis, il y a un barreau qui manque, un peu plus loin, au-dessus.

Berteaux regarda dans le puits.

— Il y a quelque chose que je ne comprends pas, murmura-t-il.

Il secoua la tête.

— Je n'avais pas vu ces crampons, la première fois. Quand j'avais regardé dans le puits!

Il se souvint brusquement qu'il n'avait alors ouvert que la moitié du couvercle. Les crampons se trouvaient cachés par l'autre segment, dans l'obscurité.

— Je suis prêt, annonça Luton.

— Alors, allons-y!

Et il enjamba la margelle.

— Non, cria Luton, laisse-moi passer le premier! Je suis plus léger que toi!

Toute discussion était oiseuse. Berteaux acquiesça.

Les autres policiers se préparèrent à hisser les cordes robustes dès que le signal leur serait donné.

Berteaux et Luton descendaient sans échanger une parole.

Les lampes s'avéraient inutiles. Ils ne pouvaient s'en servir pour éclairer les échelons. Il leur fallait tâter du pied, à chaque fois. C'était lent et fastidieux.

Luton atteignit le passage dangereux.

— Attention! prévint-il.

Ils franchirent l'endroit, sans imprudences. Mais c'était fatigant. De grosses trainées de sueur leur coulaient du front.

Il semblait à Berteaux qu'ils n'arriveraient jamais au fond.

Subitement, il lui parut que Luton effectuait un léger saut. Au même instant, il entendit :

— Nous y sommes, je crois!

Et le faisceau lumineux de sa lampe balaya le sol. Un instant plus tard, Berteaux était à côté de lui.

— Marguerite! appela Michel, dans un souffle.

Pas de réponse. Il attendit, puis répéta l'appel.

Le silence encore. Alors, le cœur étreint par une

nouvelle angoisse Michel éclaira l'espace autour de lui.

— Elle n'est pas là, murmura Luton.

Berteaux serra les dents.

— File vers la gauche, ordonna-t-il. Moi, je vais voir de l'autre côté. Elle ne peut être loin.

Michel dirigea la lumière vers le sol et se mit à marcher rapidement. Après une centaine de pas, il éteignit subitement sa lampe. Un bruit sourd avait attiré son attention.

Il s'avança plus lentement et atteignit un tournant, dans le couloir. Tout au bout, une hueur grise. Il comprit que c'était le jour, que, par conséquent, cette galerie aboutissait à l'air libre.

Peu après, il crut distinguer une silhouette humaine, grâce à ce contre-jour. Il s'accroupit et avança dans cette attitude. Sa main droite était allée chercher un revolver dans la poche du veston. Du pouce, il ôta le cran de sûreté.

Il s'aperçut que cette silhouette était féminine. Puis, il entendit une voix. Celle de Mme Jachon!

Que faisait-elle là? Berteaux s'en doutait. Il écouta :

— Alors? Est-ce qu'ils ont rattrapé la petite?

Une tenaille serrait la gorge de l'inspecteur. Le sang lui battait aux oreilles. Cependant, il distingua nettement le « non » et il respira profondément.

Il rampa plus près, car les voix paraissaient plus étouffées, maintenant. Il voulait entendre tout ce qui se disait. Mme Jachon semblait avoir disparu dans la muraille. Et pourtant on n'avait pas fermé de porte!

Berteaux devina ce qui avait dû se passer.

Il se redressa et se rapprocha jusqu'à ce qu'il eut entendu un murmure à travers une paroi.

— Il y a une cachette, ici, derrière!

Mais impossible de distinguer les paroles. Les

échanges lui arrivaient en un murmure trop confus.

Des bruits de pas dans le corridor!

Vivement, Berteaux s'aplatit sur le sol. Cela venait à lui, provenant d'il ne savait où. Une forme — masculine, cette fois — se profila sur le fond grisaille.

Berteaux aurait pu tirer et frapper à coup sûr. Mais c'était contraire à ses principes. Il ne frappait que pour se défendre ou pour défendre autrui.

Les événements se précipitèrent.

Il sembla à Berteaux que quelqu'un courait d'un autre côté. Oui, le bruit lui arrivait derrière lui.

— Luton!... se dit-il tout à coup.

Il eut la prescience de ce qui allait se produire. Luton devait avoir aperçu Berteaux. Il lança d'une voix de stentor :

— Trouvé personne, Berteaux!... Il me semble que...

Quelqu'un bondit sur Luton et lui mit la main sur la bouche. En même temps, la voix de Berteaux chuchota :

— Tais-toi donc, sacrebleu!...

Trop tard... Pivotant sur lui-même, Berteaux aperçut la silhouette du bandit qui, au lieu de pénétrer dans la pièce où se trouvait Mme Jachon en compagnie d'un autre personnage, s'était jetée à terre.

Quelques secondes, encore, et il donnerait l'alarme. Des hommes surgiraient de tous côtés...

Berteaux fut prompt comme la foudre. D'un bond énorme, il se rua sur l'ennemi qui ne s'y attendait pas. Un formidable coup de crosse sur la nuque et le gredin fut hors de combat.

Une porte s'ouvrit. Berteaux et Luton s'aplatirent contre le mur. Fort heureusement, le battant s'était rabattu vers eux. Ils étaient dissimulés provisoirement.

— Il me semblait avoir entendu crier... fit une voix masculine.

— Non... assura Mme Jachon.

— Je retourne au canot automobile...

— Est-ce qu'il faut que je remonte moi? demanda la femme.

— Oui. Ils vont s'apercevoir de ton absence!...

Elle eut un long soupir.

— Comment tout ça va-t-il finir? gémit-elle.

L'homme riposta brutalement :

— On le verra bien!... En attendant faut pas se dégonfler!

Il partit vers la grotte. Dès que sa silhouette eut disparu du champ de vision, Berteaux chuchota à l'oreille de Luton :

— Veille!... Je vais entrer dans cet antre!

Mme Jachon voulut émettre un long cri de terreur en voyant le policier, mais déjà Berteaux était sur elle :

— Pas le moindre bruit, gronda-t-il, ou je vous donne ma parole que je tire!... Votre silence est notre garantie à tous deux.

Elle le regarda, convulsée de haine. Puis elle émit un ricanement bref. Après tout — songeait-elle — le policier était sans doute seul et dans quelques instants, du renfort arriverait inmanquablement pour la tirer de ses griffes.

Elle calcula tout de suite qu'il lui fallait gagner du temps.

Il la regardait fixement.

— Où est Marguerite Lagarde?

De nouveau ce ricanement chez la femme!... Il eut envie de la rouer de coups.

Lentement elle articula :

— C'est donnant donnant!...

— Que signifie?

— Rendez la liberté à M. Berrier et...

Il eut un haussement d'épaules méprisant.

— Vous croyez que j'accepterais un pareil marché? D'ailleurs Berrier a payé ses forfaits.

Mme Jachon devint blême.

— Payé?... Qu'est-ce qu'on lui a fait?

— Il vient d'être assassiné!

Mme Jachon vacilla et Berteaux fut obligé de la soutenir. Elle éclata en sanglots. L'inspecteur ne comprenait pas.

— Ah, le misérable!... Il l'a tué!... Il l'a tué!... Il a osé!... Je me vengerai!...

Berteaux attendit un petit instant pour poser sa question :

— Qui est-ce qui l'a tué?

Elle se dressa, farouche :

— Bastiat!... Le chef de la bande... L'homme que je hais, que j'ai toujours haï. Celui qui a dévoyé mon mari, qui l'a perverti...

Le policier marchait de surprises en surprise.

Son mari? Est-ce que...

Oui. Il avait bien compris. Elle confirma :

— Berrier était mon époux!

— Alors pourquoi ce rôle subalterne que vous avez accepté?

— C'était Bastiat qui l'exigeait. Pour éviter justement la possibilité d'espionnage ou de trahison chez les autres domestiques. Je les surveillais de près...

— Les domestiques sont complices aussi?

— Non... Ils ne savent rien. C'était pour les empêcher de se montrer trop curieux que je jouais mon rôle... Mais j'en étais humiliée, j'en étais écoeurée...

Berteaux eut un rire sarcastique :

— Vous n'allez pas me jouer la comédie de la vertu, hein?

Elle eut un geste vague.

— Ma seule vertu, dit-elle, c'est d'avoir toujours

aimé passionnément et profondément mon mari. Je n'ai jamais été foncièrement malhonnête. Lui, non plus. Mais c'est un caractère faible. Il était sous la complète influence de Bastiat...

— Et alors? Pourquoi l'aurait-il tué?

Berteaux le savait, lui, mais il escomptait quelque nouveau renseignement de cette femme.

— Sans doute, gronda-t-elle, avait-il découvert que Berrier et moi étions prêts à fuir en Amérique... J'avais réussi à décider mon mari. Je sentais bien que tout était perdu.

Elle poursuivit de son ton monotone :

— C'est Bastiat qui vous avait attaqué à la porte de votre chambre.

— C'était déjà lui qui avait tué le chauffeur, l'année dernière!

— Oui, dit-elle dans un souffle. Bastiat était sûr que c'était un policier.

Berteaux la regarda durement.

— Grâce à vous!...

Elle eut une protestation, dans laquelle l'inspecteur démêla un accent brusque de sincérité.

— Non!... Au contraire... J'éprouvais une vague sympathie pour lui. J'avais deviné son rôle, et sans le lui laisser entendre, je lui conseillais constamment de quitter son emploi.

Elle essuya ses larmes et reprit :

— Malheureusement, plus je lui disais de partir, plus il avait envie de rester. Il voulait, évidemment, percer le mystère à jour. Alors, une nuit, il est descendu dans la grotte par un passage qui existe dans la cuisine — à l'intérieur d'un placard — et il s'est fait surprendre. On ne l'a jamais revu...

« Mais moi, j'avais compris. Je le dis à mon époux, à l'époque. Il me supplia de ne jamais parler de cela.

Elle s'interrompt et balbutia :

— Venez... Il ne faut pas rester ici. Bastiat peut reparaitre...

Elle ne désirait plus, à présent, la perte du policier!... La mort de son mari l'avait transformée en une tigresse altérée de vengeance contre le meurtrier et ses complices.

Berteaux demanda d'une voix ardente :

— Et Marguerite? Où est-elle?

Mme Jachon secoua la tête.

— Je ne sais pas!

Il lui prit le poignet si durement qu'elle poussa une exclamation de douleur. Elle répéta :

— Je vous jure que je ne sais pas!...

Elle narra ce qu'elle avait vu :

— Elle a été surprise par Bastiat et elle s'est enfuie. On l'a poursuivie. Elle a couru, couru. Elle a monté des marches, elle s'est engouffrée dans des couloirs.

Avec un sourire crispé elle précisa :

— Il y a je ne sais combien de passages et de galeries dans la falaise... Elle s'est peut-être perdue?

Berteaux se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Le destin se montrait impitoyable.

Marguerite avait échappé au sort par miracle, pour retomber, à nouveau, sous le coup de la fatalité.

Pour la deuxième fois, la jeune fille avait été condamnée.

Berteaux jeta un regard autour de lui. Ses yeux se posèrent sur Mme Jachon. Elle avait une attitude accablée.

Il s'avança et lui prit le bras.

— Venez! dit-il durement.

Luton était penché sur le bandit assommé par son collègue et constatait que l'évanouissement serait encore d'une certaine durée d'après son état. Il se

remit debout en voyant apparaître Bertheaux et la femme.

Il laissa échapper une question.

— Et Mlle Lagarde? Où est-elle?

Bertheaux serra les dents et ne répondit pas. Luton allait renouveler sa demande. Il se tut d'instinct. Il venait de s'apercevoir que son camarade avait les yeux humides.

Ils atteignirent le puits. Mme Jachon vit les ceintures qui pendaient au bout des cordes.

— Nous allons remonter, dit Bertheaux.

Il la prévint.

— Accrochez-vous à moi, et... tenez bon!... Vous avez bien compris?

Entre ses dents, il marmonna :

— Sinon, c'est l'écrasement pour tous les deux!

Il donna le signal après que Luton eût revêtu, lui aussi, la ceinture protectrice qu'il avait utilisée pour la descente.

Là-haut, on s'arc-bouta et on commença à tirer avec force. Luton était au-dessus...

Et Bertheaux pensait à celle qu'il avait tant espéré ramener.

Au lieu de Marguerite, c'était cette femme qu'il tenait dans ses bras. Cruelle et poignante ironie.

Une multiple exclamation de soulagement salua leur apparition à l'ouverture du puits.

— Ah, vous l'avez trouvée!

— Non, ce n'est pas elle...

L'inspecteur abandonna Mme Jachon à ses hommes, se défit de sa ceinture, la jeta sur le sol et s'en fut d'un pas machinal jusqu'à la villa, sans se retourner.

L'après-midi tirait à sa fin. Des ombres violettes descendaient sur la mer. On entendait un puissant moteur. C'était une vedette montée par des matelots qui avait été réquisitionnée en toute hâte.

L'on n'était pas resté inactif pendant que Berteaux et Luton se trouvaient en bas. D'après les indications données par Gassier, on s'était précipité au téléphone, on avait appelé la police de Boulogne, on avait fait le nécessaire.

Et les bandits devaient se trouver cernés, actuellement...

Mais Berteaux ne pensait à rien de tout cela.

Il atteignit le cabinet de travail de Berrier, et une fois de plus, il se laissa tomber sur le divan.

La tête entre les mains, l'œil absent, il songeait...

Luton surgit, dix minutes plus tard.

— C'est de la belle besogne, Berteaux!

Il releva la tête, l'air fatigué, lointain...

— Tu vas passer inspecteur principal, reprit Luton.

— Ah?... Tant mieux...

Berteaux parlait d'une voix indifférente.

— Oui, continua Luton, avec animation. La femme Jachon a déjà révélé nombre de choses. C'est le chef de la bande qui a tué Berrier... D'autre part, elle a révélé un nouveau passage pour descendre plus rapidement. Cela se trouve dans le château, etc...

Luton s'interrompit et s'exclama :

— Cela n'a pas l'air de l'intéresser! Tu n'écoutes pas!

Berteaux exhala un long soupir, très triste...

— On en reparlera demain mon vieux... Pour le moment, laisse-moi seul, Luton. Je... J'ai besoin de...

Il tenta de sourire. Mais c'était si pâle, si pauvre!

— Il y a des moments, murmura-t-il, où la vie est lourde, si lourde!

Luton hocha la tête.

Il savait. Il devinait. Pauvre vieux, songea-t-il.

Il fit deux pas et posa la main sur l'épaule de son camarade.

— Du cran, Berteaux!

Berteaux haussa les épaules.

— Du cran, répéta Luton. Tout n'est pas perdu pour elle. Tu as le devoir d'espérer. Mais si!... Jusqu'au bout!

Berteaux ne bougea pas. Il émit un second soupir. Luton sortit à pas lents. Berteaux se leva :

— Oui, murmura-t-il, il a peut-être raison, après tout. Et puis, ma tâche n'est pas finie.

Il fallait découvrir le fameux passage secret par où était venu l'assassin. Il doutait que l'endroit fût connu de Mme Jachon, sinon elle aurait déjà parlé, en bas, dans la pièce souterraine...

Il se souvenait d'avoir entendu une porte se refermer. Voyons, de quel côté était-ce?

Une fois de plus, il fit le tour du cabinet en sondant les murs. Il agissait sans conviction. Il savait que c'était inutile.

Son regard s'arrêta sur le bureau. Un trousseau de clefs était là, au beau milieu. Machinalement, il le considéra.

Des pensées confuses s'agitaient. Une des clefs l'attira plus spécialement. Pourquoi? Il ne savait pas.

— La clef du coffre-fort... songea-t-il.

Il se tourna du côté de ce meuble immense et noir. La masse paraissait encore plus imposante dans l'ombre qui grandissait.

Cette porte...

— Ah!... Tonnerre!... Je crois que...

Avait-il deviné?

Il prit la clef, l'introduisit dans la serrure, tira la poignée. La porte tourna sur ses gonds et s'ouvrit.

En même temps, il entendôt un déclic.

Braquant sa lampe, il regarda. Ce déclic devait être commandé par l'ouverture du coffre. La paroi du fond qui paraissait inamovible avait joué légèrement.

Oui. Ce n'était pas une illusion. Il voyait une solution de continuité au ras du sol.

Il poussa en s'arc-boutant. La porte dissimulée dans la muraille se rabattit, tout d'une pièce. Et il s'aperçut qu'il se trouvait dans un réduit qui...

Il n'eut pas loisir de réfléchir davantage.

Tombant à genoux, il poussa un rugissement inarticulé.

— Marguerite!...

La jeune fille gisait là, inanimée!

Assise dans un fauteuil, elle conta son aventure qui aurait pu si tragiquement se terminer. Elle narra comment elle s'était éloignée du puits, elle parla de l'inférieure poursuite.

— Quand je suis arrivée dans ce réduit, ajouta-t-elle, je m'aperçus qu'on était déjà sur mes talons, de l'autre côté de la porte. On allait ouvrir.

« Alors, je vis une sorte de verrou. Je le poussai. Et après, je ne sais plus... Je perdus connaissance...

Luton vérifia, pendant que Berteaux et la jeune fille continuaient de converser, avec des rires émus et heureux.

Effectivement, c'était grâce à ce sursaut de son instinct que Marguerite Lagarde avait échappé à la capture. Le verrou avait mis un obstacle infranchissable entre elle et son poursuivant.

Il aurait fallu faire le tour et pénétrer par le coffre-fort pour l'atteindre.

Ce chemin n'était connu que de Bastiat et de Berrier. C'était par là qu'ils communiquaient ensemble, le plus souvent. C'était par là que l'assassin était passé pour poignarder son ancien complice.

Luton revint pour annoncer que la bande était capturée. Mais sur le seuil de la pièce, il s'arrêta, et eut un sourire amical. Puis, doucement, il se retira sur la pointe des pieds.

— Qu'on ne vienne pas déranger l'inspecteur Berteaux, pour le moment... ordonna-t-il aux policiers dehors.

Michel et Marguerite, toujours enlacés, échangèrent un nouveau et long baiser. Ils ne s'étaient même pas aperçus de la brève apparition du brave Luton.



Le train filait à rapide allure. Il emportait Mme et M. Berteaux. La nomination de l'inspecteur au grade supérieur avait coïncidé avec l'époque de son mariage.

Marguerite, la tête sur l'épaule de l'homme qu'elle aimait, regardait défilier le paysage. Ils ne parlaient pas, mais leurs doigts entrelacés témoignaient de leur parfait accord intérieur.

Ils s'en allaient vers Nice et l'Italie.

C'est là-bas que le couple allait passer quelques jours de bonheur. Les plages du Nord, déclara Michel, n'offraient décidément aucun attrait pour l'un, ni pour l'autre!..

Et il a été convenu entre les deux nouveaux mariés, qu'ils excluront de leur programme d'excursions, tous les châteaux, spécialement les vieux

châteaux munis de souterrains et de chambres secrètes...

— Pauvre Mme Jachon, dit tout à coup Marguerite.

Ils avaient appris, peu avant leur départ, que l'épouse de Berrier était morte subitement en prison, d'une crise cardiaque.

FIN

Pour paraître prochainement :

Le collier de l'Impératrice

Roman policier inédit

par ROBERT JEAN-BOULAN

SENSATIONNEL

Tous les **MERCREDIS**, demandez
à votre marchand de journaux habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

du **DRAME**,

du **MYSTÈRE**,

de l'**ANGOISSE**,

de l'**INTÉRÊT**

pouvant être mis entre toutes les mains

LE ROMAN COMPLET :
sous couverture en 4 couleurs

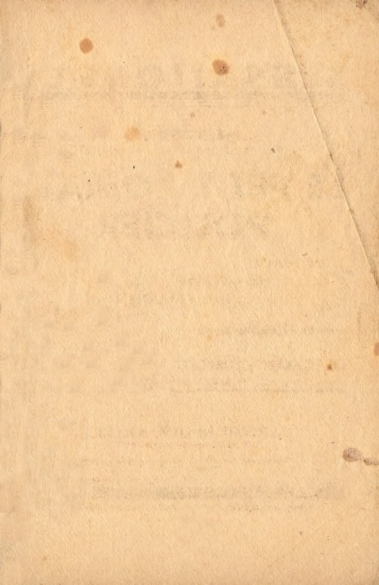
0.70

ÉDITIONS DU LIVRE MODERNE

9, RUE ANTOINE-CHANTIN, PARIS (14^e)

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
Made in France

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge.



LE JEUDI

RÉCLAMEZ

VOYAGES

ET

AVENTURES

1 fr. 30

le roman complet

ÉDITIONS DU LIVRE MODERNE
9, Rue Antoine-Chantin, Paris-14^e

Il n'est pas fait d'envoi
contre remboursement

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge
(Made in France)